

CHAPITRE 4

PRODUCTION DE
DÉFINITIONS SOCIALES
PAR LE GROUPE
ADOLESCENT

Si le mode de communication propre à l'flot et les expériences des institutions pèsent sur la définition du groupe adolescent, il convient d'être attentif à l'activité autonome que celui-ci développe : se voyant imposer des frontières, assigner des places, les adolescents que nous avons rencontrés ne les subissent, ni ne s'en imprègnent de façon univoque. Dans toutes leurs pratiques, ils reprennent ces définitions imposées pour les confirmer et les contester dans un même mouvement contradictoire. Ils réorganisent le monde suivant leurs propres définitions, assignant une place à chacun, neuve et en même temps indissociable du rapport de domination dans lequel elle est forgée. Qu'il s'agisse des frontières d'âge ou des espaces sociaux qu'ils dessinent, le traitement qu'ils font de la réalité sociale vise à se l'approprier et à lui donner des origines propres : cette autonomie de production ne se comprend pourtant que dans le conflit qui les oppose aux instances de domination qui organisent leurs conditions de vie et les normes en vigueur.

4.1 - FRONTIÈRES DE GÉNÉRATIONS.

La définition des différentes générations ne représente pas un absolu s'imposant à tous les groupes sociaux d'une manière univoque. L'illusion de l'objectivité des âges, marqués par des dates, ne saurait résister à l'analyse de l'arbitrarité qui préside aux découpages des âges, ainsi que nous l'avons évoqué dans le chapitre 1. Cette arbitrarité logique est aussi une arbitrarité sociale : les représentations associées à un âge biologique ne sont jamais stables dans le temps (cf. l'invention du 3ème âge ou de l'enfance) dans l'espace (des variations entre zones géographiques) ou dans les milieux. La continuité biologique est découpée arbitrairement sui-

vant des principes spécifiques à chaque classe sociale, à chaque culture, à chaque groupe d'âge lui-même. Le conflit social traverse aussi la définition de ces frontières et suivant la structure de la communication, tel découpage s'imposera. Les adolescents, déjà classés en groupe d'âge sur un mode particulier à leur classe sociale, définissent en retour une division des âges qui leur est propre. C'est cette perception et production de frontières de génération que nous nous attacherons ici à décrire. Si nous prenons pour référence des âges chiffrés, c'est d'une part, parce que l'opération de découpage ne se donne pas à voir en dehors des matérialités qui en résultent, et d'autre part parce que cette classification naturaliste tend à s'imposer comme norme aux adolescents et à guider leur comportement : après 14 ans, on ne peut avoir la même attitude qu'avant par exemple. Mais ce repère reste flou et nous nous attacherons surtout à mettre en évidence les différenciations en pratiques qui marquent les groupes d'âge.

4.1.1 - Les plus de 18 ans.

Nous nous sommes attachés à suivre les groupes d'adolescents-du-bas-des-tours qui se caractérisent par des âges allant de 14 à 18 ans : les plus de 18 ans apparaissent toujours à la périphérie de ces groupes, mais possèdent souvent un statut particulier. Ils se différencient des aînés en général, c'est-à-dire des "anciens adolescents" : ceux-là sont autonomes, vivent rarement en groupe, et fréquentent peu les lieux de vie des adolescents. Ils ont par contre, joué un rôle essentiel dans l'image des jeunes qu'ils ont véhiculé quelques années avant sur l'îlot. Les adolescents d'aujourd'hui, ne peuvent ignorer les modalités de vie en groupe qu'avaient instaurées leurs aînés et le

La bande
des Vautours

contexte relationnel qui y était associé dans l'flot, d'autant que plusieurs de ces anciens adolescents sont en fait leurs frères et soeurs aînés. La place que le groupe occupe aujourd'hui n'était pas vierge de toute histoire : pour une part, le groupe se définit aussi en relation au statut passé des adolescents sur l'flot (malgré son histoire brève). Les jeunes d'il y a 5 ans, par exemple, ont largement contribué à créer l'image actuelle de la Zup-Sud, "quartier de voyous". Leur poids en nombre était cependant plus limité que les tranches d'âge actuelles, ce qui permet d'inventer de nouvelles formes de vie adolescente. Ces aînés jouent ainsi un rôle de repoussoir par leur activité passée, non sur une base morale mais simplement parce que pour être différents, on ne peut répéter la même chose qu'eux. Ils sont d'autre part, un pôle d'attraction par le statut social qu'ils possèdent maintenant, marqué par une femme, un boulot, et une voiture, éventuellement par un appartement.

Mais les plus de 18 ans, qui demeurent proches du groupe adolescent s'opposent à ces aînés par leur maintien dans un mode de vie plus jeune que leur groupe théorique d'appartenance. Le début de la jeunesse, telle que nous la définissons, se marque par l'insertion progressive dans diverses institutions (travail, armée, famille) : lorsqu'un adolescent s'engage activement dans l'une de ces insertions, il rompt obligatoirement l'uniformité du groupe et détruit les conditions matérielles mêmes de son existence (temps libre, lieu de vie unique, etc.). Les stratégies individuelles vont prévaloir à partir de ce moment. Loin d'être une frontière marquée par un âge précis, cette mutation résulte des seuils sociaux que franchit l'adolescent. Or l'absence d'insertion dans une de ces institutions caractérise bon nombre d'adolescents prolongés, jusqu'à

21 ans parfois. Si l'adolescence vécue par le groupe telle que nous l'avons décrite est déjà difficile à vivre par sa remise en cause des principes éducatifs traditionnels des milieux populaires, sa prolongation jusqu'à un âge tardif est particulièrement stigmatisante, y compris parmi les jeunes entre eux. Le chômage actuel contribue largement à répandre cette zone de latence prolongée qui caractérise la vie de ces adolescents tardifs. Leur position marginale au sein même de leur groupe d'âge et de classe, tente d'être compensée par une participation à la vie des adolescents.

* passant d'un groupe à l'autre, sans aucune insertion prolongée, et toujours en dehors de leur propre espace résidentiel d'origine:

Nous avons pu rencontrer plusieurs de ces adolescents prolongés lors de notre enquête*: ils retirent des avantages certains à leur présence dans un groupe plus jeune. Ils peuvent éventuellement posséder une voiture, toucher le chômage et arborer les signes d'un statut adulte auprès des jeunes. Mais cette position demeure une position de repli car ce statut n'est rentable qu'auprès de plus jeunes et non de leurs pairs. Et les adolescents eux-mêmes, ne manquent pas de faire la différence entre leurs aînés reconnus et le statut marginal de ces jeunes plus âgés : leur présence aux bords en plein après-midi, relève d'une certaine incongruité. Souvent portés à en rajouter et à abuser de leur âge, ainsi que nous l'avons observé, ils sont à la fois suivis, utilisés comme modèles temporaires et ridiculisés avec indulgence, déconsidérés comme ratés. Ils jouent cependant un rôle non négligeable dans l'attrait de plus jeunes vers des comportements anormaux spectaculaires (boissons, vols, bagarres, etc.). Tout se passe comme si le groupe adolescent ~~représentant déjà une certaine caricature impuissante des modes de vie populaires traditionnels, les adolescents prolongés poussaient la caricature jusqu'au bout et n'avaient d'autres portes de sortie que l'esca-~~

lade dans des comportements stigmatisés, revendiquant, dans une logique de désespoir, leur anéantissement, leur nullité sociale.

L'impossibilité d'exister socialement, si elle pose des problèmes aux adolescents dont nous parlons, mais peut être traitée par le groupe de pairs, devient une marque sociale très pesante et dramatique pour un jeune de 20 ans. Confrontés à un refus du statut d'adulte qu'ils revendiquent (et qu'ils repoussent en même temps), ces adolescents prolongés mettent en scène leur position infantile, en déréalisant leur vie quotidienne pour la calquer sur les modes de vie adolescents caricaturés. Pour certains, cette mise en scène dramatique et involontaire, devient au contraire stratégie délibérée de réhabilitation. Ainsi, le jeune de 20 ans qui fut la cible privilégiée des critiques sur l'flot aux Grisons, après avoir fait de la prison, a décidé de rompre ses anciennes relations et de s'afficher avec les 10-12 ans, en jouant au foot avec eux. Par un surprenant retournement, il admet ainsi totalement la position infantile dans laquelle il s'est trouvé et se réhabilite par cette soumission jouée dans la pratique. Comment montrer en effet, qu'on se "range" lorsque les moyens d'un statut adulte sont toujours inaccessibles (chômage surtout), sinon en rejoignant l'autre pôle, encore soumis et moins pris dans le jeu des condamnations, l'enfance ? Il risque pourtant de voir se retourner contre lui cette bonne volonté en se faisant accuser de "détournement" de l'enfance, tant il est vrai qu'on ne peut pas perdre la la peau de délinquant que vous forge l'opinion, par une opération magique aussi élémentaire.

Ces adolescents prolongés qui fréquentent le groupe donnent à chacun une image de son avenir possible qui les inquiètent même si les conditions matérielles qu'ils connaîtront risquent d'être identiques : une différenciation peut s'opérer petit à petit dans le groupe entre ceux qui vont "suivre" ces modèles malgré eux et ceux qui ne peuvent jouer à ce jeu dangereux de l'acceptation du stigmate. Déjà, entre eux, des attitudes différentes se font toujours dans la considération apportée à ces jeunes : "il est marrant" ou "c'est un pauvre type" peuvent résumer les termes du débat. Une étude plus fine permettrait sans doute de suivre les itinéraires d'un même groupe et de voir les facteurs de différenciation futures à la lumière des comportements actuels.

4.1.2 - Les moins de 14 ans

De même que les comportements de certains jeunes sont jugés incongrus par les adolescents, leur propre accession au "statut" d'adolescent s'opère en référence à une norme du milieu, qu'ils interprètent et produisent eux-mêmes, en se classant en groupes d'âge délimités. Cette norme prévaut dans tous les groupes sociaux, sous des formes spécifiques : une pression constante du milieu vous pousse à grandir. Pour l'enfant qui subit ces exigences, les attraites proposés par le statut à venir peuvent être une motivation certaine : mais, au bout du compte, les assurances d'obtenir des avantages ou "d'habiter" totalement ce nouveau statut ne font pas oublier que la maturation sociale consiste en un traitement de la perte du statut précédent, toujours à renouveler. Pour les adolescents, certaines activités "ne sont plus de leur âge" mais ils seraient incapables de dire

lesquelles sont de leur âge. Dans cette définition en opposition, comme toute définition sociale, l'adolescent sait ce qu'il doit perdre mais ne sait rien de ce qu'il y a à gagner, sinon le fait de ne pas être en décalage avec les attentes de son milieu. Ce travail de socialisation fort actif à l'adolescence consiste avant tout à refouler l'enfance, et ce, de façon particulièrement rapide dans les milieux populaires. Cette même pression à l'autonomie existera plus tard pour le jeune, mais dans une situation difficile puisque les attitudes de cette autonomie restent longtemps inaccessibles. Il y aura là encore perte nécessaire sans gain assuré. La différenciation qui s'impose entre les moins de 14 ans et les plus âgés est portée activement par les adolescents. Dans toutes les pratiques de la vie quotidienne, une frontière doit être instaurée. Les plus importantes seront évoquées ici. Nous avons déjà mentionné l'abandon progressif de toute structure de loisirs organisés entre 12 et 15 ans. Cet abandon est contemporain d'un nouveau mode de regroupement en germe dès 12-13 ans : les anciens groupes d'enfants se sont en effet différenciés par les départs de certains, mais aussi par les orientations scolaires. Ces cassures ne manquent pas de classer les enfants et de regrouper déjà les adolescents à venir sur la base d'une homogénéité des pratiques et des lieux de vie.

Ainsi, un deuxième groupe de Prague-Volga se rassemble, les 14 ans (auxquels s'adjoignent des 10-12 ans) :

- "Avant, on était quinze jusqu'à y'a un an.
On s'est tous séparés.

- Pourquoi ?

- "Y'a toujours des disputes, tout ça.
- Et puis l'école, y'en a qui vont en LEP. Ils rentrent le soir, ils sont fatigués des fois. Ils travaillent".

Un autre terrain de différenciation très net intervient : le rapport à l'univers familial. L'autorité parentale pèse encore, malgré ce qu'on en dit, sur les moins de 14 ans, ou plutôt, c'est le fait que les enfants subissent encore l'autorité parentale qui les classe dans les moins de 14 ans. Inversement, on trouvera dans le groupe adolescents des garçons et filles de 12 ans qui entretiennent déjà un "rapport adolescent" avec leurs parents.

- "Lui là, il est plus jeune (Il a 14 ans 1/2). Enfin, jeune, nous on dit quand les parents, ils veulent pas les laisser sortir le soir".

(~~17 ans Prague-Volga~~) Thierry NEVEU

La sortie le soir, est un critère reconnu par tous pour évaluer le degré d'autonomie : par cette reconnaissance même, il devient le terrain privilégié des conflits pendant un moment.

- "Et si on vous interdisait de sortir ?

- Alors là, on m'entendrait gueuler. Déjà quand je suis punie de sortir, je fous tout le bazar chez moi pour ressortir. Des fois je suis punie 6 mois. Une semaine après, je fais tout le bordel que je peux, une semaine après !"

(fille 14 ans Grisons)

Une autre frontière s'établit autour du jeu : les enfants jouent, les adolescents ne jouent pas. Les supports du jeu pour les enfants sont souvent secondaires : courrir les uns après les autres, jouer aux billes ou au ballon. Pour les adolescents, les seuls jeux admis deviennent le baby ou le flipper, avant tout en raison des lieux dans lesquels on les retrouve, qui sont proches du monde adulte et indépendants de l'flot. Mais, en général, les activités des adolescents laissent une place faible au jeu : entre les palabres interminables et l'errance dont nous parlerons plus loin, ils présentent tous les signes de l'activité sociale, de la préoccupation sérieuse.

Pour les plusjeunes par contre, la frontière la plus intéressante à franchir consiste en la propriété d'un vélomoteur. "Avoir une meule", c'est vraiment un signe (et un outil) de l'autonomie vis à vis de la famille et de l'flot. La séparation avec les adolescents se fait très rapidement sur cette base. "Eux, ils tracent". On connaît d'ailleurs toute la place que prend la mob dans la vie quotidienne des adolescents, garçons surtout. Entre ballades, réparations, améliorations, exhibitions, essais, "rapine" pour les pièces, et discussions autour de tout ça, un temps appréciable est déjà mobilisé.

Pourtant, la mob n'est pas apparue aussi centrale dans l'activité des adolescents rencontrés. Agés de 17 ans, pour la plupart, sans moyens financiers ils se sont peut-être lassés de ce centre d'intérêt, et utilisent maintenant, dans un esprit strictement utilitaire, le bus ou le vélomoteur indistinctement, le premier parce qu'ils ne payent pas, le second quand ils en trouvent un ... Mais leur désir de pos-

séder une voiture est déjà prioritaire et a déclassé leurs propres moyens de locomotion.

Il semblerait ainsi que la frontière soit d'autant plus affirmée que l'on soit proche d'elle. Pour les adolescents de 17 ans, leur opposition aux plus jeunes n'est pas un enjeu véritable, cette frontière étant assurée depuis longtemps : par contre, ils se mobilisent beaucoup plus sur le rapport aux plus âgés, sur leur passage à un statut de jeune, qui leur semble plus proche et vers lequel ils sont plus tendus.

Ainsi, chaque groupe joue un rôle de référent pour l'autre et se constitue en dominant sur un mode plus ou moins concurrentiel selon qu'il est plus ou moins assuré de son statut. Pour les plus jeunes, le groupe adolescents représente ainsi un véritable spectacle, attirant et inquiétant tout à la fois. Ainsi, un garçon de 12 ans, aux Grisons m'a raconté deux courses-poursuites (habitant-jeune et police-jeune) qu'il a observées, caché dans un coin. Chaque groupe ne peut faire sa place qu'en fonction de la place qu'avait créée le groupe précédent et dans la mesure où elle est libérée. La question revient de savoir si le nouveau groupe doit "inventer du neuf" ou "chausser du vieux", sachant qu'en fait il fait toujours les 2 à la fois. Mais il faut attendre son tour pour être adolescent, puis pour être jeune sur l'îlot car la domination du groupe précédent ne permet pas des intégrations individuelles. Dans l'appartement lui-même, cette succession des générations se traduit par une occupation successive des chambres laissées libres par les aînés : mais tant que le grand frère n'a pas quitté le foyer parental, le cadet n'aura pas de chambre seul et devra la partager avec ses petits frères, voire avec ses parents.

Si les rapports d'opposition sont constitutifs des rapports de générations, leur succession dans le temps ne l'est pas moins et fournit ainsi la matrice contradictoire du "changement dans la continuité" qu'est la succession des générations. Cette matrice se trouve particulièrement à l'oeuvre dans les rapports qu'entretiennent les adolescents avec leurs parents.

4.1.3 - Les parents. -----

L'enjeu du rapport parents-enfants ne se limite pas à un ajustement de façons de voir, de modes de vie éventuellement différents. Il doit toujours être resitué dans un double système opposition-complémentarité qui organise la perpétuation et le changement de toute société. L'adolescent se prépare en effet à assumer une charge sociale : c'est la condition sine qua non de son existence en tant que personne, en tant qu'acteur social à part entière. Dans cette mutation, la génération précédente dépose entre les mains du nouveau "chargé" son propre avenir et son immortalité. Un contrat narcissique se noue qui soude une société (1). Pour les générations à venir, cette garantie réciproque d'immortalité à travers la perpétuation d'une charge sociale utile à tous, crée un désir de génération, qu'on peut retrouver dans ce que nous appelions désir d'accomplissement. La reconnaissance de l'autre ne suffit pas, il faut celle d'autrui, ainsi que le dit Gagnepain, il faut être en charge d'une fonction sociale qui rende des services et qui puisse être la base d'un échange.

(1) Sur ce point, nous reprenons des analyses de R. KAES dans un article "Ruptures, utopies, changements". in : *Psychologie sociale du changement. Vers de nouveaux espaces symboliques sous la direction de Michel CORNATON*. Editions Chronique Sociale, 1982.

Cette insistance sur la complémentarité des générations, vise à relativiser ce qu'on appelle "conflit de générations" : si l'on parle, sous ce vocable, de conflit d'autorités, de points de vue, de valeurs, ce conflit ne remet aucunement en cause le contrat narcissique basé sur la relève des générations. Des systèmes de valeurs forgés à des époques différentes ne peuvent que se heurter et, de la négociation issue de cette définition réciproque, naît une évolution sociale. Par contre, le conflit de générations tend à devenir actuellement conflit pour l'occupation des charges sociales, c'est-à-dire, dans la société contemporaine, des postes de travail pour l'essentiel. La génération adulte dont la durée de vie est assurée jusqu'à 60 ans en moyenne, se voit confrontée à un déclassement rapide par l'obsolescence de ses connaissances et, menacée ainsi par la génération suivante, elle peut craindre la perte de son statut, d'autant que le chômage actuel aiguise la concurrence. L'opposition nécessaire à la définition des uns et des autres se transforme en concurrence sur le terrain des charges sociales : la génération nouvelle se voit retardée dans son accession aux responsabilités, par le biais de la prolongation scolaire surtout et du chômage actuellement. Cette réticence à la transmission du pouvoir s'avère dangereuse, pour la survie de tout le groupe social : la course à la juvénilisation que pratiquent les générations adultes (des couches dirigeantes surtout : "restez jeunes" "expérimentez" etc.) exprime bien un refus de confiance dans les générations suivantes pour assurer l'immortalité de tous. L'individuation aiguë qui préside aux modes de vie actuels peut tendre vers la quête d'une immortalité, individuelle, illusoire bien entendu.

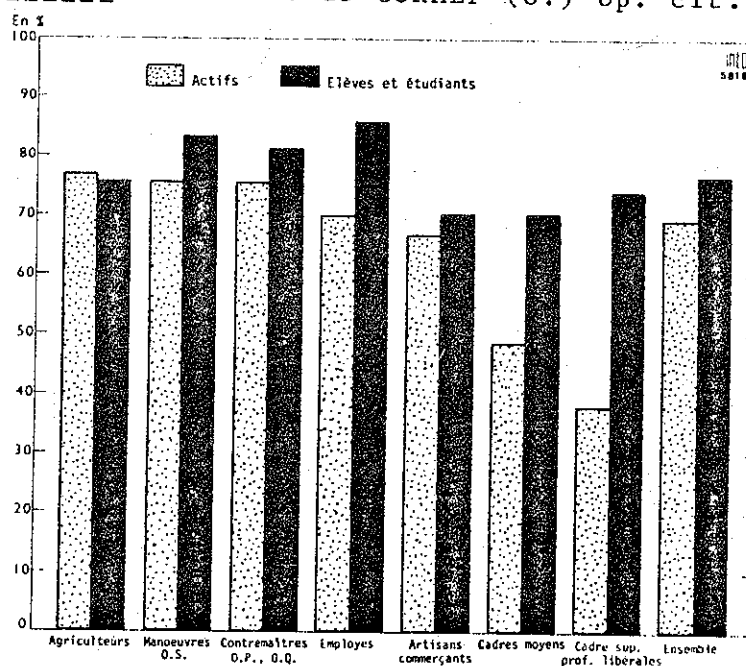
Pour les adolescents, ce "désir de génération" existe toujours et particulièrement en milieu populaire où le modèle éducatif traditionnel s'est maintenu sans s'adapter encore à l'impossibilité nouvelle pour les adolescents de s'engager dans une fonction sociale, dans un travail. Cet allongement des attentes contribue à exacerber les tensions entre désirs et réalités et à "déresponsabiliser" les jeunes, ce qui permet en retour aux générations plus anciennes de confirmer leur choix de départ : la relégation des jeunes, le report de leur insertion. Ce qu'exprime amèrement le constat de tout demandeur d'emploi jeune : "pour trouver du travail, il faut avoir de l'expérience, mais pour avoir de l'expérience, il faut trouver du travail". La complémentarité des générations se voit ici remise en cause et l'on pourrait s'attendre à une multiplication des conflits entre générations. Or, ainsi que Catherine Gokalp l'expose (1), le conflit existe peut être dans les entreprises ou à niveau culturel global mais ne se retrouve pas dans la famille : les parents ne sont plus un obstacle au devenir adulte. Auparavant, dans les entreprises "indépendantes" (artisanat, agriculture) la reprise de la charge parentale restait longue à attendre et soumise au bon vouloir du père. Plus récemment encore, les parents orientaient fréquemment leurs enfants de façon autoritaire vers telle ou telle filière scolaire. Aujourd'hui, le champ de la gestion et de la décision familiales s'est considérablement restreint et a été approprié par des institutions spécialisées (dont l'école) qui se voient attribuer la responsabilité de toutes les "aberrations"

(1) GOKALP (Catherine) - *Quand vient l'heure des choix. Enquête auprès des jeunes de 18 à 25 ans : emploi, résidence, mariage.* INED, Travaux et Documents n° 95

constatées (le chômage), incompréhensibles, renforçant encore le sentiment d'impuissance parental. Car, au moment où les possibilités de devenir adulte ne se heurtent plus à l'autorité parentale, le contexte social s'y oppose. Que faire contre un adversaire invisible qui vous dénie le droit d'être responsable et reconnu socialement ? Cette invisibilité explique pour beaucoup l'impossibilité pour les jeunes de réagir en s'opposant clairement et les contraint à faire leurs expériences "à vide" en passant parfois à l'acte lorsque la confusion est trop grande.

Cette confusion des déterminations sociales et des itinéraires possibles surgit parfois dans la famille lorsque les parents ne supportent plus la contradiction entre les principes éducatifs qu'ils maintiennent et l'inactivité de leurs enfants. Des accusations sont lancées mais ne remettent pas en cause une solidarité réelle à l'intérieur de la famille, même sur fond d'insultes... Les parents des adolescents rencontrés hébergent leurs enfants jusqu'à leur insertion professionnelle mais plus souvent jusqu'au mariage. L'autonomie réelle est donc tardive comparées aux catégories moyennes ou supérieures (voir tableaux n° 2 ci-après et n° 3 en annexe). Les enfants versent en général une pension à leurs parents dès qu'ils le peuvent. Les filles, depuis longtemps, aident leur mère à certaines tâches ménagères ou auprès des petits frères et soeurs. La position sociale des parents ne fait pas l'objet de critiques, même si nous avons vu que leur expérience est utile aux adolescents pour mieux apercevoir la réalité du travail salarié. Ces familles vivent des situations très précaires : les adolescents partagent cette insécurité générale mais y trouvent pourtant une sécurité relative dans l'assurance d'y avoir leur place. La solidarité est de mise dans le groupe

TABLEAU n° 2 : Extrait de GOKALP (C.) op. cit.



Graphique 1 — Proportion de célibataires résidant chez leurs parents selon leur activité et la CSP de leur père

adolescent lui-même lorsqu'il s'agit de ne pas rendre publiques les faiblesses des parents de l'un. Tel groupe évitera même les cafés du quartier pour ne pas risquer de rencontrer les parents de certains membres du groupe, parents connus, mais non désignés, comme alcooliques.

Nous n'avons pas recueilli de données suffisantes sur ces rapports parents-enfants pour pouvoir prétendre affiner nos hypothèses : la réticence à s'exprimer sur ce point, de la part des adolescents, renvoie sans aucun doute à la position permanente d'accusés qu'occupent leurs parents dans l'îlot : il convient de ne pas alimenter ce procès. Mais il est vrai aussi que les conflits avec leurs parents ne semblent pas au centre de leur préoccupations, dans la mesure où ils peuvent vivre l'essentiel de leur temps dans le groupe de copains. Le principe éducatif de ces familles précarisées s'exprime assez bien dans

un "profites-en, tant que tu es jeune" qui encourage ainsi l'expérimentation adolescente : c'est l'absence de perspectives pour un passage à un statut d'adulte qui pose le plus de problème à ces jeunes et les empêche de "profiter" ainsi que le proposent leurs parents (dans certaines limites). Ils s'opposent à l'explicite "attends d'être adulte" qu'on rencontre dans les familles mobilisées dans une ascension sociale, y compris dans les milieux populaires, (et même lorsque cette ascension est vouée à l'échec). Le conflit des adolescents avec leurs parents peut dans ce cas être plus vif et rejouer le conflit portant sur les charges sociales dans l'ensemble de la société : cet adéquation des deux conflits a l'avantage de la cohésion et fournit à ce type d'adolescents un objet de confrontation éventuelle très clair. Pour les adolescents que nous avons rencontrés, la marge est par contre extrême et inexplicable entre une ouverture parentale et une fermeture sociale, et paralyse ainsi leurs initiatives.

4.2 - FRONTIÈRES D'ESPACES SOCIAUX.

4.2.1 - Proximité spatiale et proximité sociale. -----

L'organisation de l'espace imposée par les promoteurs, malgré toute sa rigidité, ne peut résister à son remodelage par les rapports sociaux : chaque groupe va contribuer à s'approprier cet espace uniquement par la perception et les usages différentiels qu'il en aura. Les espaces communs seront ainsi, comme nous l'avons montré, l'objet de conflit de définitions. En cette matière, comme dans tous les domaines de la réalité physique, le social produit de l'identique à

partir du différent (et inversement) et de l'unique à partir du multiple. L'espace devient ainsi un domaine approprié à la dimension que chacun lui donne, à "géométrie variable" suivant les groupes sociaux qui le perçoivent et en font usage.

Les adolescents ne manquent pas de produire leurs propres frontières dans l'espace de la ville, et ces frontières sont autant d'enjeux de définition sociale : en plaçant les uns près ou loin, les autres ensembles ou séparés, on définit son système de relations, celui-là même qui vous définit. Nous avons déjà pu observer à propos de l'usage des équipements socio-culturels que la distance sociale prévalait. Pour certains adolescents, elle se traduit même en distance spatiale : pour des jeunes de Prague-Volga, le Banat c'est loin (c'est le bloc le plus proche) alors que la campagne à Chantepie, ou le centre Ville, c'est près. C'est uniquement à partir de l'usage régulier qu'ils font de certains espaces qu'une appropriation est possible : la distance n'a plus aucune importance dans ce cas, alors qu'elle se creuse si la distance sociale est grande, c'est-à-dire marquée par un usage irrégulier. On peut ainsi comprendre la revendication générale des adolescents de rapprocher des équipements comme la piscine ou comme les "locaux avec des éducateurs".

"Sur le Triangle, nous on voudrait une piscine, parce que la piscine, elle est vachement loin, à Bréquigny. On est obligées d'aller à pied ou autrement le bus mais faut attendre j'sais pas combien de temps" (Fille 15 ans 1/2 Grisons). La revendication d'un rapprochement spatial vaut presque toujours pour un espoir de rapprochement social puisque le social ne peut se donner à voir de façon positive, et que la

métaphore géographique et visuelle s'y substitue.

4.2.2 - Unité de base et champ d'interconnaissances.

La description de ces principes de définitions de l'espace que nous faisons ne s'applique qu'à la période actuelle et pour les îlots considérés. Il faut en effet remarquer qu'une évolution a marqué les dernières années quant au principe de regroupement des adolescents en Zup Sud. La structuration des groupes de jeunes, il y a 5 ans, était fondée surtout sur la bande, version très adoucie des bandes mythiques des grandes cités ouvrières. Leur zone d'activité recouvrait plutôt le quartier que l'îlot et ils se définissaient plutôt en opposition (qui peut être une alliance) aux autres quartiers. Or, les adolescents actuels se définissent plutôt en opposition îlot par îlot, au sein de la Zup. Cette mutation peut s'expliquer par le nombre plus grand d'adolescents présents sur le quartier mais aussi par l'opposition à la définition des "anciens adolescents", qui ont marqué l'espace à leur manière par un découpage qui n'est plus propriété des nouveaux occupants qui en réinventent un. Si nous devons être prudents dans ces affirmations, il nous semble cependant qu'elles contredisent les explications que Du Pouget a tenté de donner à la suite de ses remarquables monographies en banlieue lyonnaise (1), et qu'il a reprises dans un article récent. Les contraintes écologiques pèsent sans aucun doute sur les formes spécifiques que prend chaque regroupement, mais elles n'expliquent pas les principes de sa production et la variété des possibilités de classements sociaux opérés dans un même donné. La matrice de ces

(1) POUGET (Bruno) du. *Adolescents de banlieue*.
Lyon, Fédérop, 1976.

productions ne se donne à voir qu'enchassée dans des manifestations précises, variées, transformant un habitat bien "concret" : mais l'inventaire répété de ces variétés n'aboutira qu'à une causalité secondaire, non explicative s'il n'est pas relié à la matrice qui le modèle. Mais l'explication des formes de regroupement par l'habitat n'est pas indépendante du discours dominant qu'on peut retrouver sur l'îlot lui-même : ce sont les tours qui provoquent et signifient l'indignité sociale. Les "aménageurs", les "décideurs" n'ont jamais professé autre chose, quitte à changer de religion lorsqu'ils s'aperçoivent après coup que le social fait autre chose des déterminations spatiales que ce qu'ils avaient prévu. D'où les retournements actuels de brassage en ségrégation, qui n'interrogent pas les possibilités même de la décision d'aménagement et de planification des rapports sociaux.

4.2.2.1 - L'îlot

Nous avons dû constater, malgré tous les pré-supposés sur l'anonymat ou la délocalisation dans les grands ensembles, que les adolescents affirmaient leur appartenance à un îlot en opposition aux autres îlots et que cette frontière était décisive dans leurs regroupements et définissaient les termes de l'échange avec les autres. Il faut cependant se garder de déduire des affirmations recueillies ("chez nous", "notre quartier") , un enracinement affectif positivisant cette réalité de l'îlot : "chez nous" c'est avant tout ce qui n'est pas chez les autres, pourrions-nous dire. Dans la constitution de cette unité, il y a un double mouvement d'opposition et de compromis : car à l'intérieur de l'îlot, les frontières sont bien actives. L'îlot est découpé par les oppositions internes et quand on parle de "chez

nous" pour parler de l'îlot, on opère par réduction de ces oppositions et affirmation de sa propriété, de sa domination symbolique sur la zone délimitée.

Les conflits internes s'organisent sur chaque îlot suivant deux axes : l'opposition HLM contre co-propriété ou CIL, et l'opposition "tours à problèmes" et tours "honnêtes". Les "tours à problèmes" cristallisent l'indignité sociale attachée aux HLM : ce sont des abcès de fixation qu'on s'emploie à maintenir au pôle négatif. Cette opération peut prendre appui sur une distinction de statut administratif (les PLR) regroupant une population plus aisément caractérisable : mais elle peut se produire sans cette caution "réaliste", puisque la tour K12 aux Grisons est au contraire plus marquée par les couches moyennes, si l'on fait une analyse statistique superficielle. Les jeunes que nous avons rencontrés peuvent habiter ces tours et sont les premiers dans ce cas à afficher le stigmate qui caractérise leur tour. A Prague-Volga, la tour PLR est une "tour maudite", c'est "Chicago" affirment-ils, en reprenant l'opinion générale. La tour K12 "elle est garnie, c'est la plus réputée", affirme un jeune y habitant et particulièrement visé. La caractérisation la plus probante de cette indignité, c'est la saleté. Le glissement se fait rapidement sur cette base vers la merde, la violence, la mort. C'est d'ailleurs ainsi que sont décrits leurs propres îlots en général et la Zup : "c'est de la merde, c'est mort, c'est pourri, ici on se fait chier". Ces opinions surgissent massivement et automatiquement. Cette force de l'assignation d'une indignité ne peut manquer de renvoyer à leur propre position sociale et l'on pourra jouer sur l'incertitude de savoir qui est de la merde, qui est mort, qui est pourri : le

"quartier" ou ceux qui habitent ? Cette généralité du thème n'empêche pas l'activité de différenciation interne de se faire : le stigmat est nié mais en même temps repris pour être circonscrit à un espace, les "tours-à-problèmes". La description faite de leur propre tour par 2 adolescents peut aboutir à les inclure dans une indignité qu'ils ne semblent plus contester :

"Dans ma tour, y'en a qui chiaient dedans. Y'a de la merde.

- Ouais, tu voyais des mecs qui rappliquaient avec leur cara (carabine) : pof !*
- Il y a déjà eu un mort dans la tour*
- Ouais, ouais,*
- Chez des copains aussi. Plein de flics.*
- Des mecs étaient venus de la Noë je crois. Je sais pas où c'est. Y'a eu des tirs à la carabine.*
- Y'avait des incendies aussi"*

(2 garçons 17 ans Prague-Volga)

A ce niveau, il s'agit presque de revendiquer un palmarès de la déstructuration sociale devant un interlocuteur extérieur. Mais cette liste, imaginaire ou réelle, en dit long sur l'intégration de l'image de stigmatisés qu'ont réalisée les adolescents.

L'opposition HLM contre co-propriété ou CIL n'en reste pas moins la plus active dans le groupe adolescent lui-même dans la mesure où elle brouille la division précédente qui pourrait scinder le groupe lui-même puisque certains habitent le PLR et d'autres les HLM.

- "Vous habitez tous les bâtiments là ?

- Ouais, les 3 tours là.

- Pas les autres là-bas ? (les tours CIL)

- Non, c'est des petits merdeux.

- Ils ont une bande, eux.

- Ils prétent jamais rien, on les connaît pas assez.

(...)- Ils cherchent la cogne.

- Y'en a ils voient les petits, il tapent.

- Ils font un vol, ils diront qu'on sera avec eux. etc.

- Ceux que vous pouvez le moins sacquer, c'est qui ?

- Ceux des tours là-bas, je peux pas les piffer.

- Y'en a plein.

- Surtout la tour du milieu. Les gens-là, on rentre sur le palier pour dire salut à une copine ou un copain. Ils nous disent tout de suite : "vous allez sortir, vous allez salir notre tour" parce que nous, on vit dans les autres tours"

(4 jeunes 14 ans Prague-Volga)

Mais, plus souvent, et lorsque les adolescents sont plus âgés, la distance conflictuelle se neutralise en indifférence, qu'on peut justifier par le fait "qu'il n'y a pas de jeunes de notre âge". La coupure installée conduit à une explication du type "on ne les fréquente pas, parce qu'ils n'existent pas", au mépris d'une réalité statistique, mais en conformité avec la distance sociale réelle existante et/ou produite qui rend les autres adolescents "invisibles".

Le contraste porte souvent sur la saleté qui évoque la perte de contrôle de soi, la perte des repères et des règles sociales élémentaires : l'idée revient fréquemment que ce dérèglement provient d'un mélange abusif de population. Le conflit né de la confusion des limites entre groupes sociaux provoque la saleté ou le "cassé". "S'il y avait que notre quartier, il resterait toujours en bon état" (17 ans Prague-Volga) "Tout le monde vient dans la tour-là et ils viennent foutre leur merde" (14 ans Prague-Volga). Cette analyse a l'avantage de reporter sur d'autres, la responsabilité de l'indignité qu'on subit, soi, dans sa tour ou dans son flot. Elle renvoie à l'impossibilité de rester entre soi, de stabiliser les frontières, de gérer un conflit toujours renouvelé. A la fois comme si, de l'extérieur venait se plaquer la saleté, le stigmatisme matérialisé, et comme si la surpopulation, le mélange créait le conflit et la casse.

La critique pourrait déboucher sur le désir ou la volonté de quitter le quartier : certains ne manquent pas de le faire, parmi les plus aptes à réussir une rupture avec le groupe adolescent, grâce à leur capital culturel différent. Mais ceux qui subissent le plus activement le marquage, s'ils affirment qu'ils ne se plaisent pas là et qu'ils partiront, reviennent très vite à l'évocation des copains qui sont partis par exemple et qui reviennent les voir.

"Si on déménage, mettons, qu'on habiterait ailleurs, on reviendrait ici. Ça ferait loin, revenir tous les jours."

- Pourquoi tu reviendrais ?

- Pour voir les copains.
- Y'en a un qui est parti, qui est Route de Lorient. Il revient tous les jours ici... pratiquement tous les jours ...
- Il bosse, aussi... Mais quand il bossait pas...
- Même des fois quand il bosse, il vient nous voir quand même.

- Mais pourtant on s'emmerde, et il revient ?

- Il a pas le choix ; là où il habite. Les nouvelles cités, avec ça... ! un coin super tranquille, aucun jeu...
- Ah ouais, ça c'est encore pire
- De toute façons y'a des quartiers, c'est pire... Ici, y'a des fois on se fend la gueule. On fait le bordel !
- A Noël, c'est super, comme quartier. Tout le monde à la fenêtre en train de gueuler là-dedans. Y'en a même, un coup, y'a 3 ans, quelqu'un qu'avait mis sa chaîne sur le palier au 14ème. Tout le monde sur le palier en train de descendre, frapper à toutes les portes, On faisait la chaîne dans l'escalier. Là on se fondait la gueule".

(2 jeunes 17 ans Prague-Volga)

Tout cela se passe dans la tour PLR et ne pourrait peut-être pas avoir lieu ailleurs. Ce retournement du discours, après la critique, laisse apparaître l'importance du groupe de copains et du groupe social où les divergences culturelles sont moindres et peuvent enfin abolir le conflit. La cohésion du groupe,

même stigmatisé, vaut mieux que l'isolement dans un quartier d'un monde social différent. Cette impossibilité à détacher les deux faces de la démarche, intériorisation et éjection, refus et acceptation de l'accusation, du jugement qui pèse sur eux caractérise le mode de vie des adolescents, conscients qu'ils sont de l'inéluctabilité d'un destin : assumer le statut imposé en le combattant ou en le positifant, ces deux aspects vont toujours de pair dans une démarche revendicative contestant une domination. Refuser le jugement mais en même temps le reporter sur d'autres et ainsi admettre son principe, accepter le jugement mais en même temps le retourner en affirmation positive et ainsi en contester le principe.

Cette double opération est pratiquée activement par les adolescents qui l'inscrivent dans l'espace en opposant ensembles et sous-ensembles, suivant la tactique adoptée, PLR contre autre tours, co-propriété contre HLM, etc.

4.2.2.2 - La Zup

La Zup est prise, elle aussi, dans ce jeu d'oppositions et de délimitation tactique de l'espace. A un niveau général, la Zup est perçue comme une entité homogène par son type d'habitat : les variations pourtant importantes disparaissent dans ce cas. La Zup dont parlent les adolescents, c'est celle de certains immeubles. Elle définit une homogénéité de situation sociale apparente, créée surtout par l'image que cette Zup est censée avoir à l'extérieur, selon l'idée que se font les adolescents de cette opinion toute puissante. Nous l'avons déjà signalé, la Zup est englobée dans les jugements négatifs des adolescents, dans un premier temps. "C'est le quartier des voyous". Cette relative unité face à un

extérieur, permet de circonscrire le terrain des échanges entre flots, entre zones de divergences partielles, mais où les rapports sont constitutifs d'une image réciproque relativement identique. La Zup se définit alors comme l'espace des interactions entre groupes adolescents : les autres populations en sont exclues et la Zup Ouest aussi. C'est le réseau d'interconnaissance large entre adolescents qui définit pour eux une unité spatiale au-delà de l'îlot : elle peut donc être variable mais les caractéristiques culturelles des adolescents limitent ces variations à un échange entre flots bien délimités. L'usage commun d'équipements tels que l'école contribue à créer ce réseau où les principes de relation ne sont pas identiques à ceux pratiqués sur l'îlot :

- *"Ouais, on est en petit groupes, éclatés : on connaît tout le monde.*
- *Et puis les copines qu'on voit en boum, c'est pas des vraies copines".*

(14 ans et 13 ans. Filles

Al. Le Strat)

Cette distinction subtile est pratiquée par tous et retrace, presque toujours, la distinction entre son îlot et les autres. Cette relation de proximité spatiale, sociale, affective, différenciée, entre son îlot et les autres, constitue le principe de base des échanges qui animent toute la vie des groupes. Nous verrons plus loin l'importance des boums dans la réactivation des échanges entre flots, qui se fondent principalement sur des échanges de partenaires sexuels.

La Zup ne peut guère exister seule ; elle constitue uniquement le champ des relations entre

les groupes des flots qui se définissent ainsi réciproquement et qui, ensemble, s'opposent à un extérieur caractérisé par la faiblesse des échanges qu'ils ont avec lui.

4.2.3 - Le monde extérieur.

Nous examinerons dans le chapitre suivant la place que prend la représentation du Centre Ville chez les adolescents. Il constitue, dans le cadre d'une nouvelle division, la face opposée à la Zup, définie comme ci-dessus. Ces relations sont actives et marquent une opposition tranchée.

Ici, nous évoquerons seulement l'extérieur en tant qu'inexistant, ou non définitoire de l'organisation spatiale des adolescents. Sous cette dénomination, se regroupent toutes sortes "d'ailleurs" qui ne valent que comme tels. Les adolescents ont connu souvent un lieu de vie antérieur à celui où ils se trouvent actuellement : mais ils ne demeurent existants que dans la mesure où ils sont situés dans la Zup et que des relations ont pu ainsi être maintenues jusqu'à l'adolescence. Un autre ailleurs est représenté par la campagne, au-delà de la barrière que constitue la rocade : pour les plus jeunes seulement, elle est le terrain d'un repérage et d'un élargissement de son champ de connaissance. Cet usage actif tombe rapidement cependant. Enfin, les copains ou copines qui sont partis, sont aussi porteurs de cet ailleurs : si des relations se maintiennent, elles sont l'occasion de se réévaluer dans un espace élargi par l'expérience de l'un. Le plus souvent, ces départs sont porteurs d'un jugement implicite : "Y'a des gens qui viennent s'installer ici. Ils voyent que c'est pas bien, ils déménagent". (13 ans fille Grisons)

Ceux qui partent ne peuvent qu'aller vers un ailleurs mythique qui dévalue encore l'îlot, et par là ceux qui ne bougent pas. Cette frontière entre ceux qui restent et ceux qui partent est une des plus accablantes au moment des vacances notamment : "Tout le monde est parti en vacances, sauf lui". "On n'est pas parties, nous". L'enracinement malgré soi, l'immobilité remarquée suggère bien la pesanteur d'un destin : s'échapper du quartier quelques jours l'été, c'est pouvoir jouer à un autre jeu, c'est tout au moins l'espérer. Etre ailleurs spatialement parlant, c'est être ailleurs socialement, espère-t-on, tant le mode de communication du quartier pèse. En se distinguant de ceux qui restent toute l'année sur place, on se distingue du destin dominé qu'ils incarnent. Nous l'avons vu au chapitre 2, certaines couches en arrivent à vivre en fantômes dans l'îlot : s'ils sont contraints d'habiter leur appartement, ils habitent le moins possible l'espace commun, et fuient vers un autre lieu, un autre statut, à peine sortis de leur repaire. La pesanteur des dimanches et des vacances fait d'ailleurs partie de l'inquiétude des adolescents : l'inactivité devient très lourde à supporter et ne peut plus être trompée par une immersion dans l'activité des autres. Dans le groupe adolescent lui-même, les départs en vacances sont un facteur de désagrégation et de ruptures fréquentes au moment où les exigences d'insertion sociale se font pressantes : isolé, loin de sa base, chacun peut développer des tactiques autonomes et revenir constater à la rentrée que la pression à l'homogénéité a perdu ses effets. Les écarts ont pu se creuser, des expériences ont pu transformer l'image de chacun. Une bande réputée sur la Zup a éclaté ainsi au moment des vacances, sous la pression des exigences judiciaires (trouver du travail pour ne pas aller en prison) : la sauvegarde des intérêts personnels a pu se donner libre cours pendant cette période.

4.3 - INCORPORATION DES FRONTIÈRES.

Nous avons voulu souligner durant ce chapitre la variété et la systématique des classements opérés par les adolescents, dans leurs discours comme dans leurs pratiques. Nous les avons regroupés en frontières de générations et en frontières de classes, entendues au sens large : sur ces deux faces, les adolescents, mettent en oeuvre une activité propre, imposent leur point de vue sur le monde, sans pour autant ignorer la définition imposée par l'autre qui, dans leur situation, les met en position de "dominés" dans un rapport de forces général. C'est cette position et la négociation conflictuelle qu'ils réactivent avec elle qui situe l'enjeu des définitions adolescentes et explique l'importance de ces découpages et le temps qu'ils passent à les négocier. Nous verrons dans le chapitre suivant comment les adolescents éprouvent par l'expérimentation la validité de leurs classements et comment ils peuvent tenter de subvertir des frontières qui s'imposent à eux.

Il faut seulement souligner que ces divisions, ces négociations où les adolescents se forment à l'activité sociale, sont enjeux d'existence essentiels et qu'elles se marquent non seulement dans des discours ou des actes, mais dans le corps lui-même. Le groupe se reconnaît et scelle son unité et ses frontières dans des marquages corporels qui confirment et recréent la position sociale ainsi définie. Le vêtement et le tatouage sont deux des supports techniques les plus utilisés dans cette incorporation des frontières. Nous ne présenterons pas les quelques matériaux recueillis sur ce plan dans la mesure où ils n'apportent rien de neuf sur ces questions et demanderaient une étude spécifique.

CHAPITRE 5

EXPÉRIMENTATIONS
ET SUBVERSIONS
DES FRONTIÈRES

5.1 - LA VADROUILLE.

La terminologie que nous employons peut comporter une connotation péjorative, laissant supposer que les adolescents sont inactifs, paumés etc. puisqu'ils passent leur temps à errer. Or, il n'en est rien. Nous considérons, au contraire, que cette activité est éminemment socialisante et sérieuse, c'est-à-dire organisée et systématisée. Son caractère suspect socialement et non reconnu, provient de ce qu'elle est sa propre fin : l'usage du temps et de l'espace qui domine dans nos sociétés est un usage quasi marchand, c'est-à-dire, comptabilisé ou orienté vers un but extérieur. La vadrouille serait plutôt une pratique esthétique du temps et de l'espace, où l'activité de parcourir des lieux variés est par elle-même sociale, comme ces "lignes d'erre" dont parle F. Deligny.

Nous avons déjà souligné l'importance de la possibilité pour les adolescents de s'extraire de leur flot, de l'espace assigné qui n'est autre qu'une identité sociale assignée. L'espoir de détourner quelques instants le cours du destin, de se donner une nouvelle image de soi, est toujours porté par cette délocalisation : se régénérer (être neuf), c'est possible par la seule magie du départ, quand bien même l'ailleurs n'est pas neuf en lui-même.

La vadrouille prend essentiellement deux formes bien distinctes : les va et vient entre flots de la Zup, dont les centres commerciaux, avec leurs cafés, peuvent être des croisements importants; les va et vient entre la Zup et le Centre Ville.

Son intensité est variable suivant les groupes et suivant les époques, les groupes les plus consistants, comme aux Hautes-Ourmes, étant moins tentés de pratiquer cette exploration extérieure à l'flot, alors que les jeunes les plus isolés et marginalisés (sans activité) semblent les plus assidus.

"Moi, je sors pas tellement dans le quartier. Je me balade autour mais je ne reste pas là. Parce que qu'est-ce qu'on a à faire, je me demande.

- Je vais dans les magasins en ville,

- Moi aussi, j'y vais souvent.

- Vous faites quoi ?

- On n'a qu'à marcher, on fait du lèche-vitrine, on écoute de la musique dans les bars, après on repart".

(2 filles 13-14 ans A. Le Strat)

"Je fais souvent les bars. La GV ou le Surcouf à la Gare, ou bien le bowling. J'y vais en bus, je paye pas. Quelquefois, on y va, on revient, sans arrêt, heureusement qu'on paye pas".

(Garçons 17 ans Grisons)

Nous nous attacherons ici à la vadrouille entre la Zup et le Centre Ville, dans la mesure où les échanges internes à la Zup se donnent à voir plus explicitement dans la boum. Cependant, ces vadrouilles quelles qu'elles soient, se donnent toujours l'apparence de l'activité sérieuse, importante : leur enjeu explique ce sérieux qui n'a rien d'une apparence. Leur fréquence peut griser

à elle seule et fournir ainsi un statut social de remplacement : comme tout le monde, le jeune est pressé, il a des rendez-vous. Comme tout le monde, il "commute" vers un ailleurs indéfini, mais les signes de son indépendance à son espace d'habitation procurent en eux-mêmes d'importants bénéfices symboliques. On connaît l'exemple des chômeurs qui continuent à quitter le quartier et à rentrer suivant les horaires conventionnels du travail pour maintenir leur statut dans l'opinion. Avouer qu'on n'a rien à faire, qu'on en profite même, serait provocateur, cela nierait les exigences de partage des charges sociales et les valeurs du travail. On peut se demander si certaines familles particulièrement assistées et repérées comme telles dans l'flot, ne sont pas amenées à faire profession de cette relégation : après tout, la charge que représente le fait d'être assimilé au pôle négatif par tous, est bénéfique pour tous les autres qui peuvent ainsi s'en distinguer.

Ainsi, les adolescents combinent, dans ce simulacre, identique à celui de toutes les charges sociales, la mise en scène des signes de la liberté, de l'indépendance (vis-à-vis de l'flot) et de l'activité, de la dépendance (vis-à-vis d'un extérieur, où ils exercent leur fonction). L'activisme forcené de certains dans cette vadrouille, est à mettre en relation avec la position intenable qu'ils ont dans l'flot et la nécessité d'être toujours ailleurs pour chercher l'occasion où se produira cette transmutation de la personne : peut-être, en étant ailleurs, la chance nous permettra-t-elle d'être un autre, pour un instant ou, qui sait, "pour de vrai". Cet activisme contribue à produire des événements, souci constant des adolescents : le bus qu'on manque, la fraude, la panne de mobylette etc. constituent une source secondaire d'activités et de discours qui, malgré tout, sortiront une journée de sa

grisaille et la feront différente des autres. Ainsi on se sent vivre, car on fait de l'histoire. Le but de la vadrouille est uniquement cette activité pour elle-même : elle permet de sentir la vie, pour ne plus sentir le poids du temps et la mort, associée au quartier.

Mais cette transmutation de la personnalité tant espérée se confronte à de nombreuses barrières. Aussi, au-delà du mouvement pour lui-même, la vadrouille permet d'élargir son monde, de redéfinir de nouvelles frontières, d'expérimenter celles existantes. Et l'aller retour vers le Centre Ville se caractérise aussi par le retour : on en revient, on retourne à la "case départ", jamais la transmutation ne marche au point de faire sauter les frontières sociales déjà bien établies. Ce va et vient est au contraire l'occasion d'une confirmation sans cesse à renouveler : nous sommes bien parmi les "paumés de l'histoire", le Centre Ville n'est pas notre monde.

"On va regarder les fringues, mais la plupart c'est cher, les salauds"

(fille 15 ans 1/2 Grisons)

"L'année dernière, on y allait plus souvent, on allait dans les salles de jeux, on allait se ballader mais, cette année, on y va pas beaucoup."

- Pourquoi ?

- Faut avoir du fric pour aller dans le Centre. Autrement, on s'emmerde. On sait pas quoi faire. On regarde ce qu'il y a dans les vitrines, comme ça, les disques... et ça tente ... ! C'est pour ça qu'on va piquer".

(2 garçons 17 ans Prague-Volga)

Le Centre Ville devient ainsi une provocation par l'étalement de biens inaccessibles : pour les adolescents la distance sociale est confirmée, leur exclusion est encore plus nette. Alors que, par l'usage du Centre, ils espéraient faire oublier et oublier eux-mêmes le marquage de l'îlot, leurs vadrouilles les y renvoient sans cesse. Non seulement pour des problèmes de finances mais plus généralement pour des raisons d'"essence sociale", toujours plus remarquable dans les comportements corporels :

"L'année dernière, on était toujours à la Mairie, sur les marches.

- Eh ben, rien que comment on est fringué, tout ça... j'sais pas comment t'expliquer. Et puis tout le monde sort du 8 (la ligne de bus), alors on sait qu'on est de la Zup. Ils voient des mecs, avec des tatouages, tout ça, tout de suite : des petits voyous".

(2 garçons 17 ans Prague-Volga)

Si certains peuvent retourner ce classement corporel en parade, la plupart ne viennent au Centre Ville que dans l'espoir de se fondre une autre peau pendant quelques instants : mais on ne se débarrasse pas de sa peau de petit voyou aussi rapidement. De même, le samedi soir, les boîtes refusent l'entrée à des jeunes dont la tenue trahit l'origine. Toutes les tentatives de sortir de leur condition par la vadrouille sont ainsi vouées à l'échec et se retournent contre eux. Et pourtant, le retour sur son îlot permet éventuellement d'embellir l'aventure et de se distinguer : dans tous les cas, l'insupportable du destin qui les colle à un espace stigmatisé, les poussera à renouveler cette expérience. C'est

le mouvement, le cache-cache social qui est important : les adolescents ne restent pas longtemps au Centre Ville car la démonstration de l'incongruité de leur présence est vite faite. En allant toujours ailleurs, on trompe son destin, mais les adolescents ne se trompent pas eux-mêmes : leurs ruses s'inscrivent dans une connaissance profondément incorporée de leur situation et du sens de leurs places. S'ils jouent avec les frontières et les vérifient, ils seront peu nombreux à essayer de les subvertir.

5.2 - LA BOUM.

L'analogie de l'intitulé avec celui d'un film récent ne doit pas laisser croire que nous décrivons ici l'archétype de la boum : entre "la boum" (le film) et les boums observées en Zup à Rennes, il y a véritablement la distance de deux mondes sociaux. Aussi, nous ne parlerons ici que des boums entre adolescents de milieux populaires à l'exclusion d'autres milieux et d'autres formes plus institutionnalisées. Nous ne pouvons pas cependant manquer de suggérer des analogies formelles qui devraient pouvoir être plus approfondies. Nous examinerons successivement comment la boum met en jeu trois registres sociaux : des rapports de sexes, des rapports de territoires, dans un rapport de fête. La combinaison de ces trois registres confère à la boum un statut de "modèle" des comportements adolescents dans notre explication, car elle est l'actualisation la plus concentrée des processus de définitions des frontières et d'expérimentations. Elle tient aussi dans la vie quotidienne des adolescents une place très importante, rythmant les échanges entre flots.

5.2.1 - Rapports de sexes.

- Le statut social de la différence des sexes.

L'observation la plus élémentaire des comportements culturels comparés entre garçon et fille de 14 à 18 ans dans les flots, conduit à s'interroger parfois sur l'existence même d'une différence des sexes. Un modèle tend à uniformiser les adolescents : il est surtout calqué sur ce qui est socialement caractérisé comme "mâle". Ainsi, les filles ignorent pour la plupart toute coquetterie vestimentaire pour s'aligner sur le "blouson - jean - basket" de toute la génération. Par contraste, les filles qui vont adopter un signe d'allégeance à la mode (^{en 1962} ~~actuellement~~ les jambières de laine) se distingueront aussitôt. Les relations inter-individuelles sont apparemment identiques, marquées par leur caractère direct, voire violent : les filles n'hésiteront pas à se mêler ou à provoquer des bagarres où elles défendent très bien leur peau. Pourtant, des traits distinctifs demeurent malgré la volonté de banaliser les différences de sexes : les garçons et les filles ont tendance à se retrouver séparément, ou sous la domination numérique très nette d'un sexe. Les filles possèdent pourtant très souvent un statut dominant lors des rencontres entre sexes : elles affirment elles-mêmes qu'elles sont plus mûres que les garçons, que "les gars faut toujours aller les chercher (pour danser). C'est des mauviettes". Cette expérience d'un décalage avec les garçons se confirme dans le rôle social qu'elles ont plus souvent au sein de la famille : ces charges, même minimales, contribuent à orienter leur position sociale de femme vers la responsabilité d'un foyer. Elles ont pu vérifier cette division des tâches chez leurs parents. Répartition particulièrement nette chez les familles populaires précarisées ; le rôle de

pilier du ménage est toujours dévolu à la femme. J.C. Kaufmann a montré (1) le combat quotidien qu'elle doit mener pour éviter la dissolution du foyer, pour intégrer le mari à l'univers domestique : c'est en effet la réaction du mari qui semble décisive dans la survie ou non de l'univers domestique : sa fuite, dans le travail ou dans l'alcool, tend à dévaluer la position du domestique pour valoriser le travail salarié, les rapports sociaux extra-familiaux, alors que les conditions socio-économiques contraignent toutes les familles à une gestion domestique rigoureuse, et décisive. Nous n'abordons pas ici bien sûr, les caractéristiques ethniques de ces populations qui sont, dans ce cas au moins, des facteurs de variations essentiels.

La questions de la différence sexuelle tient une place importante dans les discours même des adolescents : par leurs plaisanteries ou les expériences qu'ils vivent et relatent, les jeunes expérimentent le possible et l'impossible, la réalité de cette frontière et leur position vis-à-vis d'elle. Leur incertitude relative quant à leur définition sexuelle renvoie à une incertitude sociale plus générale car elle en est la matrice : c'est à travers les interdits sexuels que peuvent apparaître les classements sociaux dans toute leur pesanteur.] Leur inquiétude vis-à-vis des transgressions d'une différence qu'ils sentent plus complexe qu'une simple différence biologique, se donne à voir dans ^{cette} agressivité fantastique que peuvent ressentir les garçons vis-à-vis des homosexuels. La "chasse aux pédés" est épisodiquement une activité répandue et prend des allures purificatrices, d'affirmation de l'inviolabilité de la différence des sexes.

(1) KAUFMANN (J. C.) - "Familles populaires en crise"
LARES, janvier 1981, Ronéo.

Cette réaction est sans doute corrélée à une incertitude quant au statut social, plus grande chez ces adolescents. Comme toute leur génération, ils se définissent par leur attente d'une charge sociale à assumer et leur impatience et/ou leur inquiétude plus grandes face à cet avenir met en cause leur identité sexuelle : c'est pourtant le seul terrain où ils peuvent faire étalage des signes associés aux capacités de l'adulte responsable.

En s'opposant à cette homosexualité qui hante justement toute vie de groupe adolescente, ils revendiquent haut et fort une place stable dans la division des sexes, prélude pour eux à une capacité sociale plus large, comme s'ils voulaient repousser toute ambiguïté, qui les rendrait socialement impuissants à assumer la charge de la paternité (père ou mère). Cette opposition des sexes tranchée et revendiquée, se combine pourtant à une apparente uniformité des comportements culturels entre les sexes, sur la base d'un modèle masculin/ : il y aurait là comme un déni de la différence qui ne peut s'expliquer uniquement par une quelconque domination des garçons ou par les spécificités culturelles des milieux populaires. Cette contradiction apparente demanderait une investigation plus détaillée. Elle ne manque pas de susciter des questions plus larges qui nous conduirait à l'insérer dans une mutation sociale où les frontières sociales de génération prendrait le pas sur les frontières entre sexes, au sein de chaque groupe social. Cette mutation généralisée a été particulièrement bien résumée par Louis Roussel et Alain Girard : "Alors que la société traditionnelle séparait les sexes et mêlait les âges, la nôtre adopte une position symétrique : elle rend difficile la communication entre les générations et tend à dénier la différentiation des sexes. N'est-ce pas là un changement fondamen-

tal dans l'organisation de la société ? " (1).

- La morale sexuelle.

Les quelques témoignages que nous avons recueillis peuvent esquisser les principes d'une morale que nous dirons propre à ce milieu et à cette classe d'âge, faute de comparaisons suffisantes. Les filles se sont exprimées avec aisance sur ces questions, ce qui nous a relativement étonné, les garçons choisissant plutôt le silence ou la plaisanterie. [Si les expérimentations de ces frontières entre les sexes tiennent une place essentielle dans les rapports entre adolescents, elles suivent cependant une progression normalisée par les pressions conjointes des parents et du groupe adolescent.] Une hiérarchie suivant l'âge peut même être établie. Le flirt représente la première des expériences, effectuée entre 10-12 ans : il est tout à fait nécessaire de flirter parmi les plus jeunes adolescents. La frontière est nette dans ce cas avec ce qui est "sérieux" : alors qu'on peut flirter pour une blague, sans autre suite, quand "c'est sérieux", cela doit durer quelques temps, pour être connu, dans le groupe et produire un effet social propre. Pour une des interviewées (14 ans), la relation qu'elle a actuellement "c'est sérieux, ça fait 1 mois 2 semaines et 4 jours". Cette échelle de grandeur permet de comprendre qu'une relation qui s'affiche pendant 6 ou 9 mois prend des allures de record. Alors que le renouvellement fréquent des flirts est la règle et provoque même parfois un sentiment d'usure de la formule dès 14 ans, le "c'est sérieux" est porteur d'un enjeu plus grand par sa publicité et l'expérimentation

(1) ROUSSEL (A.), GIRARD (A.) - Régimes démographiques et âges de la vie in Les âges de la vie. Actes du 7ème Colloque National de Démographie. INED, Cahier n° 96, PUF, 1982, pp. 15 - 23.

qu'elle permet d'un statut social de couple à l'échelle adolescente, c'est-à-dire encore très informel. Ces relations sortent le flirt de la banalité, sont l'objet des regards, des discours dans le groupe, dans la mesure où elles peuvent contribuer à le destabiliser si la pression de la relation à deux est trop grande ou se généralise. L'indépendance réciproque des deux partenaires est de rigueur, la priorité restant aux relations de groupe : lorsque le choix inverse sera fait, l'adolescence sera sur la voie de son extinction, l'expérience sociale du couple stabilisé se combinant avec l'insertion dans d'autres institutions.

Mais la relation "sérieuse" n'implique pas du tout un rapport sexuel : la différenciation semble assez nette entre les relations affichées, avec leurs règles propres (honnêteté ou non, monopole ou non, scènes, jalousies etc.) et les rapports sexuels. Cette distinction est le prix à payer de l'autonomie accordée par les parents :

"Ta mère, elle sait que t'as un copain ?

- Ouais, du moment que je couche pas avec, elle s'en fout.

- Moi, c'est pareil.

- T'en a parlé avec elle ?

- Non, non mais l'autre fois, je me suis vantée que je sortais avec un mec. Elle me dit "Je veux bien mais du moment que tu fais rien avec, que tu vas pas dans le lit..

- Du côté là, ma mère elle me fait confiance, elle me l'a dit".

(filles 14-15 ans 1/2 Grisons)

Cette distinction proposée par les parents, ne leur semble pas scandaleuse, mais au contraire très raisonnable et justifiée. Loin d'être tenues par une argumentation moraliste, basée sur des interdits de principes et des tabous, leurs valeurs relèveraient plutôt d'une morale pratique, tirée des expériences rencontrées dans son milieu. On ne doit pas coucher avant un certain âge parce que ça peut créer plus de problèmes que de plaisir, un point c'est tout : leurs copines enceintes très tôt sont là pour les confirmer dans leur option :

"Ouais, une copine, à quinze ans, elle a son bébé. Elle regrette maintenant. Avec son copain, elle s'entend mal, elle fait que de s'engueuler.

- Et puis elle peut pas sortir quand elle veut".

(Id.)

Mais cette morale, peut intériorisée et adaptable aux circonstances, ne constitue pas des inhibitions préservant durablement de ces expériences : aussi, ces mêmes filles, malgré les leçons apprises auprès de leurs copines, seront très exposées à vivre cette même expérience. D'autant plus que les garçons, s'ils distinguent eux aussi relations sérieuses et rapports sexuels, ne sont pas préoccupés des "risques", d'après ce qu'en disent les adolescentes.

- "A votre avis, à quel âge on peut coucher avec un mec ?

- A notre âge, c'est trop jeune.

- Y'en a des qui disent que c'est l'âge.

- Y'a une fille, à 11 ans, elle a couché avec un mec.

- En plus, on a 15 ans, ça sert à quoi de coucher avec un mec ? Après on se reverra pas. Y'en a aura d'autres, alors à quoi ça sert ?
- Y'a des mecs qui sortent avec des nanas simplement pour baiser avec ... enfin baiser, enfin... (rires)"

(14-15 ans 1/2 Grisons)

L'utilité, l'intérêt est surtout mis en avant et non l'interdiction, le tabou. Mais l'initiation sexuelle semble générale à 18 ans, bien que ne pouvant être appréciée que par son ombre portée, la raillerie qui s'attache à l'inexpérience à partir de cet âge : il s'agit bien d'initiation, bien distincte d'une suite normale à une relation déjà engagée. Dans certains groupes, cette fonction peut même être remplie par une fille précise, par exemple : son importance sociale ne pourra cependant être affichée qu'inversée. Elle sera l'objet de toutes les critiques, de tous les sarcasmes des garçons. Si leur désir d'expérience et de confirmation l'a emporté, ils ne peuvent pour autant le revendiquer qu'en le déniaient : ils restent ainsi disponibles pour des relations sérieuses tout en gagnant en assurance personnelle et en reconnaissance sociale. Nous sommes loin ici des fantasmes répandus sur les expériences adolescentes en milieu populaire : les jeunes produisent leurs propres normes qui n'ont certes pas le poids des traditions derrière elles, mais qui mettent en oeuvre leurs capacités d'organisation sociale, tout en leur permettant de constituer, plus rapidement que dans d'autres milieux, les éléments apparents du statut adulte.

5.2.2 - Rapports de territoires.

La confrontation à la différence des sexes et sa résolution sociale sont l'enjeu de ces manifestations collectives essentielles que sont les boums : mais leurs règles de fonctionnement nous amènent à suggérer qu'elles organisent les échanges sexuels en le combinant à d'autres divisions de l'espace social. L'observation fait apparaître l'extériorité des lieux où se déroulent les boums par rapport aux lieux de vie des adolescents. Si cela est du à l'inexistence de local approprié sur les flots observés, il faut constater aussi que lorsqu'il existe, aux Hautes-Ourmes, l'économie particulière du groupe donne une tonalité spécifique aux boums organisées (assez rarement d'ailleurs) : l'enjeu en reste pourtant même dans ce cas, l'invitation de groupes extérieurs, la confrontation à d'autres unités. L'extériorité du lieu offre l'avantage de permettre d'échapper à la pression de l'flot, de ses regards et de ses conflits : l'adolescent vit à ce moment loin du regard de ses parents, ou tout au moins ses comportements ne rejaillissent pas sur l'économie des relations entre sa famille et les autres familles de l'flot. Cette extériorité permet la mise en oeuvre la plus large d'expérimentations de tous ordres : l'adolescent de milieu populaire fait ses expériences sans aucun appui ou contrôle de la part de la famille. Pour certains parents, en même temps, cette non-visibilité contribue à renforcer leurs représentations dramatiques de la vie adolescente.

La possibilité d'être loin de sa base de départ, permet aussi d'exercer un certain effet de flou sur ses origines : les rencontres à l'occasion d'une bôm ne prennent pas en compte une histoire, une réputation. En fait, le champ relativement restreint

où ont lieu ces boums ne permet pas un jeu d'identité très poussé : tout le monde se connaît. Mais plus on va loin, plus l'ambiguïté est possible, plus l'instant compte et occulte une histoire parfois pesante : c'est pourquoi certains rechercheront, comme dans la vadrouille, des occasions d'être autre, d'être neuf en allant dans les boîtes (leurs moyens et leurs expériences décevantes contribuent à limiter cette possibilité).

Quand bien même le groupe adolescent se retrouve sur son territoire, la possibilité de se redéfinir, de se réinventer une identité, une histoire, une origine ^{est} ~~reste~~ en germe dans l'organisation d'une boum : c'est pourquoi la présence de groupes extérieurs devient si importante. Dans cette rencontre ritualisée, des nouveaux statuts sont en jeu. La boum représente un des moyens privilégiés d'extension du réseau de connaissances au-delà des îlots toujours en relation entre eux : on se réinvente des copains, ou au contraire, on s'affirme par l'opposition à ces nouveaux venus. Les défis, les confrontations, les observations réciproques sont autant de moments de redéfinitions des classements par les acteurs. Les jeunes rencontrés expriment clairement l'usure d'une formule où se retrouvent souvent les mêmes jeunes : seule, l'arrivée d'autres groupes fournit un événement majeur, renouvelle l'intérêt, permet de relancer les échanges et les classements. Sinon, entre soi, les rapports se stabilisent rapidement et rien ne peut changer à la boum, rien ne peut s'échanger.]

Pourtant, si la présence des groupes extérieurs semble essentielle, ce n'est pas principalement par la possibilité de relations nouvelles qu'elle crée : dans l'opposition à un extérieur sur leur propre terrain d'échange, les différents groupes des îlots en

relations régulières semblent réactiver leurs propres relations. La définition de l'extériorité de ces nouveaux arrivants ne s'appuie que sur leur extériorité au champ des relations d'échanges constituées entre flot (c'est-à-dire la Zup Sud). La boum se révèle être alors un lieu privilégié d'activation des relations (et donc des conflits-échanges) entre les flots eux-mêmes. Le principal objet de l'échange qui organise toute la vie adolescente et se concentre dans la boum, c'est l'échange sexuel.

Nous avons déjà pu noter que les règles régissant les rapports entre sexes se recoupaient avec les règles de découpage de l'espace, hors de la boum proprement dites. Ainsi, le flirt ne se déroule qu'exceptionnellement entre adolescents du même flot. Un groupe mixte lorsqu'il existe n'est pas constitué par des relations de flirt qui, elles, se déroulent avec des partenaires d'autres flots. De même, les frères et les soeurs (lorsqu'ils sont du même groupe d'âge) restent rarement dans un même groupe sur le même flot : l'appartenance de l'un ou l'autre à un autre groupe, se scellera souvent par un flirt avec un jeune d'un autre flot. Il s'établit ainsi l'ébauche d'un système de règles qui demanderaient à être étudiées beaucoup plus précisément, par une analogie prudente avec les principes exogamiques établis par les anthropologues. Ces dispositions tendant à exclure des relations entre sexes différents sur le même flot se retrouvent dans un moment précédent ce découpage : "la bande des Vautours", dont le territoire couvrait tous les flots que les adolescents actuels délimitent, opérait une distinction très nette entre les copines de son milieu qui participaient occasionnellement aux rapines, et les copines en titre avec qui chacun s'affichait en "couple" : celles-ci étaient souvent typées comme

"minettes", d'un quartier différent et d'un milieu social légèrement supérieur. Leur fonction de représentation imposait un style distinctif qui valorise la position dominante de ces jeunes.

S'il est vérifié (ce qui reste à faire plus systématiquement) que les règles des rapports entre les sexes recoupent le découpage des espaces que produisent les adolescents, on comprend alors toute l'importance de la boum comme lieu privilégié de l'échange des partenaires entre flots. La redéfinition sociale en jeu, dont nous parlions plus haut, s'appuie avant tout sur cette transformation possible et provoquée des relations entre partenaires sexuels d'îlots différents. La charge émotive de la boum, son caractère explosif parfois, la mise en scène nécessaire autour et pendant sa réalisation prennent sens dans cette analyse. Devant des groupes extérieurs témoins et repoussoirs, vont se jouer des répartitions conflictuelles de partenaires, échange ritualisé entre unités sociales s'auto-délimitant et se reproduisant à cette occasion. La réussite d'une boum pourra s'apprécier au succès de cette alchimie qui rejoue les divisions sociales en les contestant par l'échange pour mieux les ^{revenir} ~~reproduire~~ : les places réciproques peuvent être recréées, on peut effectivement être autre par l'effet du conflit social en jeu.] Nous verrons dans la description détaillée d'une boum comment se mettent en oeuvre très concrètement tous les principes.

Une question pourrait être soulevée pour en terminer avec cette analyse de la boum comme lieu d'échanges privilégié des partenaires sexuels entre flots : s'agit-il d'un échange d'hommes ou de femmes ? On connaît la présentation faite des règles de la parenté comme échange des femmes. Dans le cas présent,

l'observation pourrait nous guider dans un sens ou dans l'autre : mais la question sous-jacente qui est celle d'un rapport de domination, reste mal posée. A notre avis, il n'y a pas lieu de prendre à la lettre les matérialités des échanges observés : il s'agit surtout de dégager le modèle formel de ces échanges ce qui permettrait de démontrer l'intrication profonde des différents supports de l'échange. L'analogie avec une analyse linguistique erronée permettrait à certains de substantiver abusivement les femmes en en faisant les éléments du "message" qui circule entre les clans : or le rapport social ne peut être dégagé des matérialités qui s'échangent. Cette visée de l'échange social le ramène à un économisme : les biens échangés et la valeur définitive de ces biens ne ressortissent pas à l'échange social qui possède sa rationalité propre de conflit définitoire producteur de frontières et de compromis. Aussi, ici, à travers l'échange des partenaires, qui peut-être homme ou femme, c'est l'échange de définitions réciproques entre groupes qui se déroule, chacun retrouvant sa position modifiée dans la structure de l'échange, sans que l'on puisse dire que les uns (les hommes) aient provoqué ou orienté l'échange des autres (les femmes).

5.2.3 - La fête (?).

Si nous avons tenté jusqu'ici de dégager les processus à l'oeuvre dans la boum, la spécificité de la situation l'insère dans une chaîne d'associations au thème de la fête. Sans prendre à la lettre les discours adolescents sur ce point, leur revendication constante pour qu'il y ait plus de fête renseigne sur le dispositif social qu'ils instaurent lorsqu'ils organisent une boum et sur les limites et contradictions de leur production de la fête.

- L'excès.

Il nous faut prendre ici une distance importante vis-à-vis des discours dramatisant les comportements observés ou imaginés pendant les boums. Non pour dire qu'on n'y trouve pas d'excès mais pour affirmer que l'excès est constitutif de la fête et qu'on ne saurait blamer les adolescents pour leur tentative de retrouver un processus social aussi fondamental. Tout concourt dans la fête à produire un monde d'exception (1) qui doit faire date et trancher sur la mesure du temps quotidien. La destruction, le gaspillage, l'outrance des comportements doivent être possibles pendant ce temps et ne peuvent pas se résumer à un défoulement : il y a là subversion des frontières, possibilité d'aller au-delà de toutes les limites socialement établies, de les brouiller, voire de les inverser. L'excès, le dépassement de tous les interdits, possible sur un temps donné, permet de mesurer en creux ce que sont ces interdits. Le monde à part que produisent ces fêtes peut se traduire par un espace "a-social", instauré comme lieu privilégié de la licence : pour les adolescents, les Dunes situées en bordure de l'autoroute (grandes buttes de terre couvertes de gazon) remplissent à l'occasion cette fonction. Plus généralement, c'est un temps à part qui est aménagé, auquel on se prépare, dont on parle et qui rythme toute la vie du groupe : les boums sont ces moments réguliers où tout est possible, où les frontières sont négociées (~~cf. rapports de sexes et de territoires~~) mais aussi inversées, abattues, où les masques et les parades sont la règle. Dépasser les limites et ses limites, peut se traduire dans la violence ou l'ivresse, mais

(1) Nous nous sommes ici largement inspirés de lectures anthropologiques, dont CAILLOIS (Roger) - *L'homme et le sacré*. Paris, 1950, Gallimard. Coll. idées

est à la fois condition et indice d'une réussite.

Mais en dehors de ces temps bien délimités, des moments du cycle annuel sont propices à ces excès et inversions : ~~nous avons déjà évoqué de~~ ^{c'est le cas par exemple} "Noël collectif" dans ~~une~~ ^{Pif de l'ilot obscur*} tour de Prague-Volga. Le bruit jusqu'ici condamné devient au contraire indispensable, les lieux publics jusqu'ici strictement délimités doivent être envahis, la frontière privé-public renversée. Ces jours de renouveau doivent être des moments de fête et tout est mis en oeuvre pour y réussir :

"De toute façons, moi le jour de l'An, je m'emmerde jamais, je me casse avec des copains. L'an dernier, en bagnole, on s'était fendu la gueule. Y'a toujours quelque chose. Y'avait un bal toute la nuit à FG4 à côté. J'ai été là, j'ai été en piste, je me suis retrouvé au Centre Italie, on a fait de la meule, on a acheté des fusées, on se fendait la gueule"

(Georges DENIER)

(~~17 ans Prague-Volga~~)

Cette recherche acharnée de l'excès, de l'évènement, est imposée par les conventions sociales : chacun doit s'amuser. Mais dans certains cas, le retournement des comportements quotidiens même agressifs en fête se fait spontanément. Ainsi une bataille de seaux d'eau pour calmer les jeunes trop bruyants se transforme en chahut général. Les milieux populaires sont beaucoup plus prêts à tout mettre en oeuvre pour réussir une fête, quitte à détruire ou à gaspiller. Cette morale apparemment inconséquente, n'est que le corollaire du peu de moyens dont ils disposent, de l'inutilité objective de toutes les stratégies d'épargne et d'effort prolongé, de l'impossibilité d'une distinction

~~individualisée très affirmée~~ Les "stigmatisés" s'autorisent, pendant ces instants de fête, à reprendre goût à la vie en pratiquant le plaisir d'être ensemble sans autre préoccupation que le dépassement des limites quotidiennes.

- La re-création

Ces excès, constitutifs de la fête, permettent d'inverser les rapports établis, de rendre tout possible, dans ce cadre bien délimité. La confusion, l'indistinction, l'inversion renvoient à ce temps mythique des origines, lorsque les définitions sociales n'étaient pas encore établies et n'avaient pas divisé la société en elle-même : c'est tout le jeu de l'acculturation humaine qui se reproduit grâce à la mise en scène des pulsions fondamentales non socialisées. Cette vitalité affichée est la condition d'un renouveau possible : cela peut se traduire par des joutes, oratoires, physiques (bagarre ou concours de boisson) qui sont l'occasion de faire la preuve de ses capacités vitales, de subversion des interdits. Pour les adolescents rencontrés, s'amuser, réussir une fête (donc s'en souvenir) est souvent associé à l'ivresse :

"Ouais, on se fendait la gueule là, -bas. Tous les soirs des fêtes, ah ouais, les p  t  es, tout le temps. J'ai dépensé pas mal de fric mais c'était pas cher, l'alcool, là-bas"

- " Pour qu'on se fasse des gonzzesses, faut qu'on soit chaud.

- Quand on va aux bouds, la première chose qu'on fait, on picole, après on y va". (Fabrice et Georges)

(2 jeunes 17 ans Prague Volga)

C'est l'alcool qui permet de brouiller les classements incorporés, de se sentir autre, de braver les interdits : la rencontre avec une fille, si vitale pour leur statut dans le groupe, nécessite cette préparation, car elle donne le courage de risquer. L'enjeu n'est rien moins qu'une récréation de soi, possible parce que les règles sociales sont momentanément suspendues par la règle de la fête.

De la réussite de cette renaissance dépend la vie quotidienne de la semaine qui suit : car la fête n'est pas terminée lorsque la porte se ferme. Les discours de toutes les rencontres qui vont suivre raconteront les exploits, les événements marquants appelés à se conserver comme histoire. Certains adolescents sont particulièrement attachés à recréer la geste des "haut faits" des copains ou d'eux-mêmes, et peuvent tenir un public en haleine dans cette remémoration de la fête réussie qui a vu telle transformation incroyable : l'attente des fêtes à venir n'en sera que réactivée. On pourrait presque avancer que la boum, aussi ratée soit-elle, fera date par son ratage ou pour elle-même comme moment remarquable dans la semaine. Les adolescents sont d'ailleurs conscients de cette limite : souvent, parlant d'une boum, ils commenceront par noter "on s'est emmerdés" puis "on s'est quand même fendu la gueule" ; il s'est toujours passé quelque chose par le fait même d'y avoir été et d'y avoir mis certains espoirs. C'est un remède à l'usure ⁽²⁷⁾, à l'écoulement du temps, ce temps qui passe, qui use, qu'on cherche à "tuer" pour qu'il ne vous tue pas : toute scansion du temps par de l'évènement rompt cet enchaînement inéluctable.

~~La simulacre~~ le simulateur

Si la fréquentation des boums est assidue pour certains, pour d'autres, elles ne représentent qu'un moment dans l'errance : on passe, pour voir, pour savoir si on peut y gagner quelque chose, en y croyant encore. Mais, l'ambivalence dans le bilan d'une même boum le suggérerait déjà, les espoirs mis dans ces fêtes répétées sont trop souvent déçus. Car, en croyant à leur vertus rénovatrices, les jeunes se laissent parfois emporter dans la perte du sens des limites de la fête : or la fête, pour la subversion des limites qu'elle autorise, permet aux frontières sociales d'être confirmées lorsqu'elle se termine. Refaisant le chemin de l'acculturation constitutive de l'homme, le jeune rejoue le chaos pour mieux advenir à la loi. Mais les adolescents ont pu croire qu'il n'en était pas ainsi : le retour à la vie quotidienne devient alors douloureux. Les solutions adoptées sont alors de trois ordres :

- 1) Se prémunir contre tout espoir illusoire : faire la fête en la reconnaissant comme telle. Assumer la règle de la fête c'est alors assumer toutes les autres.
- 2) Se renfermer dans sa déception : l'inhibition est alors le produit de ces expériences amères. Il vaut mieux renoncer au désir en ne s'auto-risant plus quelque espoir que ce soit. La tristesse profonde de certains adolescents peut en relever.
- 3) Subvertir la règle de la fête : et, par là, subvertir toutes les autres. Refusant d'étouffer ses espoirs même illusoires, le jeune s'en-

gage dans un conflit ouvert en imposant ses désirs et leur urgence face aux institutions et à la norme.

Tous ces adolescents peuvent vérifier par la fête qu'aucun changement social ne peut résulter d'une inversion des signes ou des places : la fête aboutit au contraire à une mise en évidence des règles et des frontières sociales. Leur socialisation s'effectue en profondeur à travers cette expérience lorsqu'elle est intégrée : s'ils aspirent à un changement social, c'est le principe même qui préside à l'établissement des frontières qu'il faudra changer. Contester la place des autres, c'est encore se définir de l'autre côté de la frontière qui vous constituent différents et par là, la légitimer. Réinventer un autre principe de classement social et parvenir à l'imposer, c'est un changement social, que la fête n'a pas pour fonction de réaliser, au contraire.

Cette faillite des illusions qui peuvent être placées dans la fête, et dans la boum en particulier, s'exprime assez dans la multiplication des boums, dans leur répétition. L'effet interne ne se produisant guère, on espère se maintenir en état de fête permanente, par l'accumulation. La formule de la boum est elle aussi victime de l'usure qu'elle cherche à combattre. [Dans l'ensemble de leurs loisirs, les adolescents rencontrés reproduisent d'ailleurs cette logique de l'accumulation : les vadrouilles incessantes, les excès multipliés pendant le premier de l'An. Cette attitude s'oppose à un temps géré, organisé en une vue d'une satisfaction différée : ici, aucune logique prévisionnelle, l'effet doit être instantané. Mais cela s'oppose aussi à un temps de la jouissance où l'on cultive l'instant pour lui-même, où on profite du

moment. Ici, l'instant n'est pas accueilli, il est provoqué, recherché et déjà disparu et disqualifié aussitôt qu'aperçu. Il s'agit plutôt d'accumuler des instants qui ne valent pas en eux-mêmes mais par leur rythme et leur caractère d'évènement. Incapables de différer leur jouissance ou d'en profiter dans l'instant, ces adolescents semblent fuir une usure qui s'insinue jusque dans leur fuite permanente elle-même. Voulant répéter la fête, ils épuisent le principe même de sa répétition qui relève d'un temps cyclique et non d'une successivité confuse.

Ici perçoit la profonde différence entre une boum et une fête, telle que des anthropologues ont pu la décrire, bien que la boum réutilise tous les ingrédients constitutifs de la fête : car la fête des adolescents ~~de milieu populaire~~ qu'est la boum, n'est qu'une fête en marge de la société, interne à leur monde d'adolescents, et, par là, n'est plus une fête. En cela, ils ne présentent pas de traits spécifiques vis à vis de tous leurs contemporains pour qui toute fête brassant et refondant un groupe social n'a plus guère de place, dans la confusion générale des délimitations d'unités sociales. Les fêtes rurales elles-mêmes, qui seraient plus susceptibles de mettre en scène tout un groupe social pour lui-même, se sont transformées en spectacles pour les autres groupes sociaux, permettant de mesurer, dans cette reproduction folklorisante, le degré d'éclatement d'une communauté traditionnelle. (28)

* de l'adolescence

La fête en marge qu'est la boum ne fait que réaffirmer la marge* et ne peut même pas donner l'illusion temporaire de la subversion de cette frontière d'âge. L'importance de la boum, comme terrain d'échanges sociaux et de productions de règles entre groupes ado-

lescents n'en est pas pour autant dévaluée. Mais sa limitation au groupe adolescent lui fait perdre son caractère de fête pour accentuer celui de l'échange interne au groupe • la stabilité des places sociales "à l'extérieur" de la boum pèse lourdement pour la maintenir comme une manifestation périphérique au groupe social d'un flot par exemple. Cette conscience aigüe de la perte de la fête que peuvent avoir les adolescents, ravive chez eux la nostalgie de ces moments où tout le groupe social subvertit ses propres règles et réaffirme ainsi les règles de président à son unité. Les exemples déjà cités (Noël dans l'escalier ou des batailles de seaux d'eau) s'insèrent tout à fait dans ces transgressions collectives, où la charge émotive violente du conflit quotidien est retournée en moteur d'un jeu commun.

5.2.4 - Eléments d'une ethnographie de boum.

La boum que nous décrivons ici n'a pas de caractère exemplaire : elle est au contraire bien marquée dans la variété des formules qu'on peut observer. Elle a lieu pendant les vacances scolaires de la Toussaint en après-midi, dans un local géré par le service de prévention. Une fille des Grisons a pris la "responsabilité" de l'organiser. Nous mentionnerons, le cas échéant, les comparaisons avec les autres boums observées dans ce même cadre.

Le local a son apparence de tous les jours : aucune décoration particulière. 3 espaces sont délimités dans le cadre de ces 2 pièces largement ouvertes l'une sur l'autre. La partie centrale où l'on entre en venant de l'extérieur (par une porte en fer sans aucune indication) est entourée de quelques chaises

et occupée au centre par un groupe de filles qui dansent. La musique est forte : un bar délimite un second espace où sont passés les disques apportés par les participants. Enfin, un autre meuble ressemblant à un bar ferme la moitié de la communication avec le troisième espace où sont installées des tables et un baby-foot.

Le contraste est très net entre la "piste de danse", plongée dans le noir, où se retrouvent uniquement des filles, dont certaines assises, et le coin du baby, très éclairé où se regroupent tous les garçons. L'indifférence entre les deux groupes semblent au départ quasi totale, mis à part les salutations en passant. Un observateur arrivant, dans la dernière heure, de la boum constaterait par contre la présence de filles assises ou allongées sur les tables discutant avec des garçons dans le coin du baby, ou la présence de garçons dansant ou assis sur des chaises dans la zone de danse. Il y a systématiquement une évolution dans toutes les boums observées de cette ségrégation vers une activité commune : suivant la "réussite" de la boum, la "forme" des garçons, c'est la danse qui prévaudra sur la discussion, c'est eux qui iront dans l'espace de danse ou les filles qui viendront auprès du baby. L'évolution nécessiterait un repérage détaillé que nous n'avons pas fait : cependant, à chaque fois, un évènement central a provoqué l'attention de tout le groupe dans un espace ou dans l'autre et, à partir de cette rencontre, les échanges ont semblé plus faciles. Chaque boum peut être ainsi résumée par le fait qui l'a marquée, parfois unique mais qui a souvent une valeur cathartique fondamentale. Il peut s'agir d'une bagarre : ainsi, lorsqu'un groupe extérieur a été invité par les organisatrices de la boum, une fille qui occupe la position de leader dans le groupe des Grisons

s'est battue avec une fille extérieure à la Zup. Tout le groupe est parti après cet affront. Nous avons personnellement observé 2 de ces événements centraux :

1) Une fille est allongée sous le bar où l'on passe les disques. Elle ne bouge pas. Les garçons présents dans cet espace réduit en rigolent mais finissent par l'amener en pleine lumière sur une table près du baby. La musique continue mais la plupart des filles viennent entourer celle qui est allongée ; les garçons qui occupaient déjà cet espace, s'écartent un peu, plaisantent et crient au cinéma. Mais toutes les filles sont serrées contre leur copine et ne disent rien, très sérieuses : l'une d'elle dramatise la situation, en paniquant presque, imaginant toutes sortes de causes à ce "malaise". Elle s'en prend aux garçons qui du coup se calment un peu : l'ambiance est au drame. La fille allongée ne réagit à rien. Les filles discutent entre elles des hypothèses et des solutions et regardent comme fascinées leur copine, en semblant vivre son drame à plein. Rien n'est fait pourtant jusqu'à ce qu'un des jeunes plus âgés (près de 21 ans) qui fréquentent les boums à cette époque prétend la réveiller "en lui mettant la main aux seins". Sa seule approche de la fille est radicale pour la faire arrêter son "cinéma", elle se réveille, comme "dans le brouillard", mais très rapidement. Les garçons n'en finissent plus de plaisanter sur les comédies que font les filles, qui s'écartent en entourant leur copine.

2) La même fille tourne autour d'un jeune de 19 ans extérieur au quartier. Prenant des attitudes

provocantes, très "baroudeur", elle le nargue délibérément en dansant tout autour de lui de façon spectaculaire. Lui est un peu gêné et énervé par cette mise en scène et la dénigre auprès de ses copains. Les garçons comme les filles observent et commentent le manège. Petit à petit, les démonstrations s'arrêtent pour faire place à un jeu de regards. La fille fixe le garçon pendant plus d'une demi-heure, ne le quittant pas des yeux. Après avoir cherché à éviter son regard, il relève le défi et chacun reste immobile dans son coin à fixer l'autre. Tout le groupe surveille la joute tout en continuant à danser ou à jouer au baby. Une demi-heure avant la fin de la boum, on les retrouve enlacés, s'embrassant ostensiblement, les garçons comme les filles y allant de leurs commentaires pour déterminer lequel des deux "a eu l'autre". Certaines filles plus jeunes (moins de 12 ans) les observent même de très près !

Ces événements sont toujours une mise en scène spectaculaire des préoccupations de tous les jeunes et des enjeux de la boum : un couple, une fille jouent pour tout le groupe et leur expérience vaut pour tous les autres. Dramatisée sous les traits de l'Amour, de la Mort, de la Violence, la rencontre des sexes et des territoires se déroule ainsi par procuration, par délégation et permet parfois, suivant le dénouement, d'évoluer vers ou non une rencontre active entre tous les participants. L'effet cathartique de ces drames se donne à voir dans la tension de tous les acteurs, la suspension des activités aux moments cruciaux et le relâchement qui les suit, que chaque membre du groupe vit en communion avec les autres.

Pendant toute la période de séparation des lieux, un jeu permanent entre le dedans et le dehors s'est créé. Des filles se regroupent autour d'une d'entre elles, s'arrêtent de danser puis décident de sortir, comme pour une urgence. Elles sortent de façon démonstrative, claquent la porte, se parlent dehors, observent ce qui se passe (il y a toujours un petit groupe dehors) et rentrent aussi brutalement. Les garçons font de même, seul ou à 2 ou 3. Un va et vient incessant se crée, où tous semblent très actifs et préoccupés : en fait, tout se passe comme si chacun allait voir ailleurs si "l'événement" tant attendu n'avait pas lieu hors de sa présence. Entre chaque mouvement, il y a un temps d'arrêt actif (baby ou danse) ou contemplatif (assis à regarder les autres, à fumer).

L'arrivée d'un groupe extérieur suscite toujours l'indifférence forcée : on ne l'a pas vu, on n'y fait pas cas mais tout le monde l'observe. Ce jour-là, un groupe plus âgé 19-22 ans arrive de Villejean (4 garçons). Il est déjà "connu" par certains, mais tranche par son âge et ses attitudes sur la moyenne du groupe (où les filles sont en majorité et sont beaucoup plus jeunes, souvent entre 12 et 14 ans). Ils ne dansent pas au début mais seront les premiers garçons à s'y mettre par la suite (avec l'aide de l'alcool pour certains...) en dansant entre eux, mimant des attitudes homosexuelles. Ils ont amené de la bière dans leur voiture et ils sortent régulièrement pour boire. L'un deux représente pour les adolescents le profil même du jeune "raté" déjà bien imbibé : ils se moquent de lui, de son "bébé Kronenbourg" mais avec l'indulgence qu'on accorde au bouffon de service. Car il se permet force allusions obscènes et démonstrations physiques qui le ridiculisent mais "mettent de l'ambiance". Les filles savent fort bien le remettre à sa place, s'il pousse

le chahut un peu loin. Ce groupe va entraîner dans son sillage quelques garçons qui vont commencer un jeu permanent avec l'éducateur (et avec moi) pour faire entrer de la bière dans le local alors qu'ils savent que c'est interdit. Toute la dernière partie de la boum va se passer autour de ce jeu où l'on me donne la place (et le regard) d'un éducateur. Certains jeunes, enhardis par l'alcool (mais avec de la "Valstar", c'est long) chahutent avec des filles : ils se courent l'un après l'autre, une fille jouant la matrone face à un garçon qui la provoque mais fuit les coups. D'autres sont plus tristes, même après avoir essayé de boire. L'un d'eux, un boute-en-train en état normal, semble plutôt dépressif. Ce jour-là, la danse n'a pas pris beaucoup et si quelques isolées continuent, la plupart des adolescents se groupent dans la zone du baby pour discuter, ou derrière la tour pour boire. La présence du groupe plus âgé pendant cette période a poussé beaucoup de jeunes à la consommation de bière de façon très démonstrative parfois (grandes rasades) même pour les filles. La dernière boum des vacances verra même certains faire la manche auprès des jeunes venus à la boum pour aller acheter de l'alcool, ou à défaut en dérober au supermarché voisin. L'éducateur devra arrêter l'organisation des boums pour quelques temps.

Nous ne mentionnons pas ici les rapports de couple, les attitudes des plus jeunes, les thèmes de discussions, la position des jeunes étrangers, les caractères particuliers de la danse elle-même : nos observations très parcellaires demanderaient un affinement sur chacun de ces points pour présenter quelque intérêt.

5.3 - LA DÉLINQUANCE.

La vadrouille et la boum entraînent dans le registre des expérimentations des frontières, qui leur étaient imposées ou qui étaient produites par les adolescents eux mêmes : il s'agissait de cerner les possibilités d'échanges, de vérifier les interdits, de réinventer leur propre repérage du monde en négociant avec les définitions imposées par les dominants (générations ou classes). Mais cette confrontation permanente à leur réalité sociale d'exclus, cette difficile socialisation à la résignation peut ne pas réussir. Leur soif d'expérimentation, leurs capacités de produire leurs propres origines peut conduire les adolescents à refuser les frontières assignées, à passer au-delà des limites, à mettre en scène activement leurs désirs de reconnaissance sociale. Ces passages à l'acte ne peuvent être assimilés à la délinquance : car cette catégorie n'est qu'un produit institutionnel qui ne mesure que les effets de ses propres signalements et classements. A tel point que l'attention portée aux taux de délinquance ne révèle que l'efficacité ou non des services d'encadrement et de répression sur une population. Plus l'intervention policière sera "efficace", plus le taux de délinquance sera fort : cette évidence reste toujours occultée dans les préoccupations sécuritaires qui se diffusent dans l'opinion. Nous devons cependant prendre en compte cette logique du signalement comme étiquetage d'une population pour comprendre les passages à la limite des adolescents, en les distinguant des pratiques communes dans les milieux populaires. Nous nous interrogerons enfin, sur le paradoxe de la "rééducation" pour tenter d'apprécier les limites des mesures en tout genre qui encadrent ces adolescents.

5.3.1 - Une tradition.

Certaines pratiques des adolescents que nous avons rencontrés ne font l'objet d'aucune sanction des institutions mais ne sont pas non plus considérées comme délinquantes par les milieux populaires : la récupération, la "chine" a fait partie de la vie quotidienne de certains parents qui sont installés en ZUP maintenant. L'habitude est ancrée de pouvoir faire usage de ce qu'on trouve abandonné par quelqu'un : la transformation qu'on lui fait subir équivaut à la production d'un nouvel objet, dont la propriété revient de droit au bricoleur qui y a investi son talent. Pour les jeunes, la frontière peut alors être mince entre la récupération et le chapardage : récupérer ce dont on a besoin sur les mobs des autres est une activité tout à fait banale chez ces adolescents. Tout est bricolé, trafiqué, maquillé : ce travail vaut bien un droit de propriété. Les jeunes eux-mêmes n'étant pas à l'abri de ces vols sur leurs propres vélomoteurs, se voient fondés à exercer un troc implicite en se servant sur les engins rencontrés. Les vols à l'étalage sont aussi une habitude du milieu qui rappelle la tradition des "voleurs de pommes" : à celui qui n'a rien, on ne peut reprocher de se servir lorsqu'on lui présente tant de biens inaccessibles comme désirables, en les mettant en évidence.

C'est souvent la morale qui ressort des discussions avec les parents au bout d'un moment : "de toutes façons, on ne va pas plaindre les grandes surfaces, qui sont eux-mêmes des voleurs". Cette attitude ne s'affiche guère cependant et ne se rencontre que chez des familles touchées par les accusations portées contre leurs enfants. Mais cette banalisation implicite de

la "rapine" contient en germe une légitimation de la débrouillardise, de la combine, de la tactique généralisée comme mode de survie lorsque les conditions sont trop précaires. Les effets de banalisation se multipliant, des moins de 10 ans peuvent pratiquer cet art, faisant ainsi la preuve de leur habileté et de leurs prétentions à grandir. Les institutions de répression elles-mêmes ne peuvent que s'incliner devant la généralisation de pratiques s'attaquant à la propriété légale de biens pour en user quotidiennement : prendre un vélomoteur pour faire une course et le laisser dans un autre endroit, quoi de plus pratique et de plus anodin. Désormais, cela ne vaut guère qu'une remontrance d'un agent de police, et encore.

Ce contexte contribue à rendre flottante la frontière de la propriété privée et par là du délit, de l'infraction susceptible d'une sanction. L'imposition généralisée d'une loi unique se heurte à son traitement diversifié par les différents milieux sociaux qui créent leurs propres règles et entretiennent des rapports différents à la norme légalisée : légitimité et légalité sont ici bien distinguées et disjointes par les tactiques des acteurs sociaux, même dominés. Le signalement par les institutions de contrôle social, qui marque le passage à la délinquance, n'est pourtant pas ignoré par les adolescents : ils connaissent fort bien les limites et tentent d'en jouer. Ils possèdent en effet souvent l'expérience d'un membre de leur famille qui a eu affaire à la police, à la justice, et à la prison parfois. Cette référence à une tradition est reprise par les adolescents lors des rencontres que nous avons eues :

"Tes parents, qu'est-ce qu'ils ont dit quand tu t'es fait piquer ?

- Il a dit "Je te remercie".

- Son père, il a fait des casses aussi. C'est de famille".

(17 ans Prague-Volga)

"Avec mon grand frangin qu'a plus de 30 ans, je m'entends pas, ça va pas. Parce que lui aussi il a fait des conneries quand il était jeune alors il veut pas que j'en fasse"

(17 ans Prague-Volga)

Cette tradition peut opérer à deux niveaux : elle peut servir d'excuse, le jeune s'inscrit dans une lignée, il est victime en quelque sorte d'une fatalité. Cette vision n'est d'ailleurs pas erronée dans la mesure où une famille qui voit un de ses membres signalés sera prise toute entière dans le signalement. Cette attention supplémentaire peut expliquer les plus fortes probabilités pour l'adolescent d'être "pris" lui aussi, sans oublier les effets stigmatisants du signalement dans l'espace social de l'îlot lui-même. Mais cette tradition peut aussi inquiéter : elle peut signifier à chacun qu'une fatalité, qu'une "nature délinquante" s'attache à toute la famille et, par là, contrecarrer les volontés d'oubli ou de distance de certains membres. La réaction du père du premier comme celle du frère du second, peuvent se comprendre toutes les deux comme la compréhension d'une confirmation d'un destin, l'un sur un mode résigné et ironique, l'autre sur un mode conflictuel de refus de cette assignation.

Ces quelques éléments nous permettent de souligner que "s'ils ne sont pas nés délinquants", les adolescents rencontrés voient peser sur leurs pratiques tout un système de références culturelles déjà condamné

dans sa globalité ainsi qu'une histoire qui prend souvent pour eux, l'allure d'une fatalité, facilement représentée comme une "nature", liée à des traits de naissance.

5.3.2 - De là faute à l'organisation.

Cette présence permanente d'un seuil invisible qui peut vous faire basculer vers la catégorie officielle "délinquant" s'impose à la conscience de tous les jeunes rencontrés. Le risque de chuter est permanent, toutes leurs expériences par famille ou ami interposés le confirment, quand ce n'est pas la norme intégrée aux jugements sociaux de l'îlot qui décrit "l'enchaînement fatal" à partir de la moindre transgression. Ainsi, le fait d'avoir fumé avec les copains ou copines est souvent décrit comme la faute originelle : de là, on peut dater une succession de ruptures dans les interdits. L'incapacité à s'auto-censurer, à intégrer la norme parentale signifie la déchéance assurée : l'acte de fumer résume à lui seul ces transgressions par son caractère initiatique marquant l'adoption d'une pratique réservée aux adultes. Cette anticipation du statut serait le péché originel qui expliquerait l'impatience future et l'incapacité à freiner ses désirs de reconnaissance sociale.

"Quand j'étais avec toute la bande, je faisais des conneries, pas méchantes. Enfin, je fumais beaucoup trop".

(fille 15 ans 1/2 Grisons)

"Tu n'as pas envie d'aller avec eux ?

- *Moi, j'aime pas la fumée. Ils fument et ils font des conneries, des fois ils cambriolent des trucs comme ça*".

(garçon 14 ans Grisons)

Ce risque permanent de franchir le seuil de la délinquance conduit les adolescents que nous avons rencontrés à se distinguer en permanence d'un groupe censé incarner cette stigmatisation. Dans tous les interviews, chacun se réfère au passé pour parler des "conneries" qu'il a faites, ou se distingue des autres en signalant qu'il n'a vraiment fait que de la "rapine" tout à fait ordinaire. Ce serait certes une illusion que d'attendre des déclarations du genre "oui, moi je pique tous les jours et je vais continuer" face à un étranger, dans un contexte où ces comportements sont condamnés. Mais cette dénégation persistante révèle chez eux la prégnance de la norme et la nécessité de recomposer leur histoire délinquante comme un passage, reconnaissant et niant à la fois le statut qu'on leur assigne. Pouvoir dater le début de sa déchéance, c'est déjà se la réapproprier et la maîtriser : l'explication est alors possible, la distance peut opérer. Le milieu (la pression du groupe, l'entraînement par un copain ou le quartier, le fait de déménager) est la cause évoquée la plus facilement, mais certains ne craignent pas d'admettre qu'il y a eu faute de leur part, faiblesse temporaire qui a eu des conséquences imprévisibles et démesurées. Dans tous les cas, cela renvoie à une perte de leur capacité d'auto-censure : en la désignant, en la datant, ils peuvent montrer d'autant mieux leur distance à cette histoire et leur réappropriation de cette capacité. Aussi, la fin de leurs errements prend des allures beaucoup plus mystérieuses. "Maintenant, on arrête", "c'est moi qui me suis dit

toute seule qu'il fallait arrêter". "J'ai décidé de m'arrêter... comme ça". L'explication est ainsi close sur elle-même : Je me suis arrêté parce que j'ai décidé de m'arrêter, je me suis arrêté par moi-même, par le fait même de *décider seul*, de ne plus subir la pression, de me réapproprier ma capacité d'auto-censure. Or, c'est en désignant cette perte comme origine même de la délinquance qu'on se réapproprie cette capacité. La décision d'arrêter se résume en fait à la désignation de sa faute et à son acceptation. L'intégration de cette faute dans un cadre logique délimité temporellement et spatialement, synthétise son explication et par là, son éjection hors de soi. Ces procédés rhétoriques devraient pouvoir être analysés en détail pour mieux dégager les effets sociaux des stigmates sur ces adolescents.

Certains adolescents qui afficheront le même discours sur le passé, sont pourtant très loin d'un passage à l'acte occasionnel mais s'insèrent dans un réseau de copains déjà bien structuré autour d'opérations à caractère délinquant affirmé. Nous n'avons pas rencontré de groupe actif sur ce plan au moment de notre brève enquête, d'une part pour les raisons évoquées plus haut d'abord difficile du groupe-cible des attaques de tout l'flot, d'autre part à cause de la disparition progressive des bandes affichant leur activité délinquante sur l'ensemble de la Zup. Les éducateurs du Relais ont pu connaître une de ces bandes pendant quelques années et nous ont fourni les matériaux nécessaires pour apprécier quelques traits de leur fonctionnement.

Dans les années 1978-1979, un groupe d'une quinzaine d'adolescents âgés de 16 à 18 ans s'est constitué et baptisé lui-même "bande des Vautours". Ce souci de se

donner un nom dénote déjà un degré d'institutionnalisation non rencontré dans les groupes actuels qui sont parfois désignés par les autres comme "la bande à Untel" mais assez rarement. Leur cohésion se trouvait affirmée par le port d'un uniforme distinctif calqué sur la mode "rocker" (Jean, cuir, clous, santiags, aigle dans le dos). Leur réputation avait atteint toute la ville ainsi que nous l'avons déjà évoqué : dans cette définition conflictuelle de territoire, ils étaient "la bande de la Zup". Cette dynamique d'affichage de sa marginalité, de revendication du stigmate s'est combinée avec des pratiques délinquantes bien établies. Malgré cela, une certaine activité institutionnelle a été possible avec eux puisqu'ils se sont "appropriés" un local animé par les éducateurs du Relais qui, ne pouvant au départ que constater la dynamique du groupe, ont pu cependant aider à son dépassement lors des crises majeures, vers une insertion effective de ces adolescents. Les cambriolages, vols à la roulotte, ou "chasses aux pédés" qu'ils ont pu faire, n'ont pas reçu de sanction pendant un an (instruction et lenteurs judiciaires obligent). Pendant toute cette période, la puissance du collectif s'est affirmée : la possibilité d'un statut social permanent émergeait. Leurs vols leur permettait de posséder de nombreux objets de consommation, signes d'une réussite sociale ou tout au moins d'un statut adulte autonome. Leur avenir pouvait être tracé vers une insertion dans le "milieu" : ne jamais travailler, pratiquer le racket ou le proxénétisme devenait tout à fait crédible dans leur imagination la subversion des frontières, l'inversion des signes associées aux places sociales peuvent être ainsi poussées jusqu'au bout. A ce niveau d'organisation, la revendication d'anticipation d'un statut adulte, dont tous les adolescents rencontrés sont porteurs, n'est plus seulement émise en des tentatives

parcellaires qui échouent et conduisent à une socialisation progressive où chacun repère sa place objective et y adapte ses espoirs et ses normes. La revendication est ici agie : le stigmatisme n'est plus subi mais renversé en une représentation du monde spécifique où les désirs deviennent la réalité. Nous sommes là dans un registre identique à cette prolongation délibérée de la fête, que nous évoquions précédemment. Il ne s'agit plus d'expérimenter des frontières en les créant et en les confrontant avec celles qui sont imposées mais d'affirmer l'hégémonie de son découpage social qui n'est autre que l'inversion du découpage imposé : la créativité y est en fait beaucoup plus limitée que dans le traitement que font les adolescents des limites de générations et de classes.

Cette construction s'avère d'ailleurs fragile puisqu'elle ne résistera pas à une imposition plus affirmée de la norme par les institutions : la bande des vautours va se dissoudre sous le double coup de la sanction et de la différenciation interne (que la sanction aggrave). Le départ au service militaire, le travail, les vacances sont des occasions d'éclatement qui permettent aux jeunes de faire des expériences différentes et de jouer "chacun pour soi". La crainte du verdict de la justice, si longtemps ignorée, va aiguïser cette débandade, au sens littéral. La plupart des adolescents seront en effet très sensibles à la menace de la prison, même si les bonnes résolutions prises après cette expérience ne résistent pas toujours à l'épreuve de la réalité : "on a la peur", on ne veut plus y retourner, mais les moyens à prendre pour être assurés de ne pas y retourner ne sont pas connus.

5.3.3 - Un paradoxe de la rééducation ?

Les adolescents ne connaissent souvent pas d'autres solutions pour "rentre dans le droit chemin" que d'affirmer leur bonne volonté : ils ont décidé d'arrêter. Or, les exigences posées par les institutions éducatives comme par le milieu social de l'îlot ne se satisfont pas de ces professions de foi. Le signalement par les travailleurs sociaux ou la police se combine avec la stigmatisation produite par l'îlot pour rendre la sortie de "l'engrenage" très difficile : il ne s'agit plus seulement de reconnaître qu'on a fait une faute et de "payer" en subissant une punition. Ce système simple, poussé parfois jusqu'à l'abus, s'est trouvé remis en cause par la volonté d'idéologies novatrices de "comprendre" les origines de la délinquance : il faut s'attaquer aux "racines" du problème. Il se trouve paradoxalement que cette recherche entre en résonance avec la pression de la structure de communication de l'îlot qui tend à associer la faute à une "nature délinquante", à attribuer définitivement une "essence" a-sociale à certains groupes sociaux. Dans les deux cas, la purification par la punition n'est plus possible : la pression pour une socialisation en profondeur va s'exercer d'un côté (rééducation) contre la pression pour un maintien au pôle négatif, de l'autre (l'îlot), renvoyant cependant toutes les deux l'origine de la délinquance à une faillite originelle de la socialisation caractéristique d'un milieu social. Pour l'adolescent, l'injonction ne s'énonce plus comme "Reconnais que tu as fait une faute" mais comme "Reconnais que tu es un voyou". Nous caricaturons délibérément la formulation selon la perception que peuvent en avoir les adolescents tout en sachant que les procédures d'assignation d'une

essence sociale sont plus élaborées (depuis "le handicap socio-culturel de ton milieu" jusqu'à "ta névrose ou ta psychose"). L'intervention d'une institution de rééducation (ouverte ou fermée) revient en clair à cette affirmation d'une "nature de voyou" qu'on peut transformer cependant selon la réaction de l'intéressé. Dans tous les cas, pour l'adolescent, la possibilité du rachat par la purgation d'une peine est verrouillée explicitement ("on ne cherche pas à te punir, on n'est pas là pour te faire payer", alors qu'il espérait parfois cette solution et tout au moins pourrait la comprendre). 3 solutions se présentent face à l'imposition d'une essence sociale comme celle-ci :

- 1) La prise à la lettre : reconnaître qu'on est un voyou explicitement et assumer cette position sans chercher à en changer. Face à cette définition imposée par les institutions, le jeune peut retourner le stigmat et se structurer dans cette opposition en jouant son rôle jusqu'au bout. "Puisqu'on me dit que je suis un voyou, autant me comporter comme tel et en avoir les avantages symboliques" (ne serait-ce qu'en acceptant ainsi la définition imposée et en économisant un conflit d'identités). S'il reconnaît la définition, le jeune n'entre pas pour autant dans la logique de l'institution qui l'émet.
- 2) Le refus : ne pas reconnaître qu'on est un voyou. Le jeune estime ne pas en être un, ou refuse d'être assigné à cette place, à cette nature pour ce qu'il considère comme une faute conjoncturelle, parfois bénigne. Mais, pour l'institution qui produit cette définition, ce refus de son verdict équivaut à une confirma-

tion : l'adolescent est bien incapable de produire un discours au niveau de la méta-communication (1), où il pourrait analyser et critiquer le mécanisme du signalement et de la rééducation dans lequel il est pris. Lorsque le jeune veut exprimer son refus, il ne peut le faire que par des passages à l'acte (violences, crises, fugues, mutisme ou autres) qui pourront être analysés eux-mêmes comme a-sociaux, significatifs de sa "nature caractérielle" par exemple. L'institution ne peut admettre que le jeune puisse refuser sa domination : elle peut réintroduire le refus dans son propre système d'explication et le transformer en symptôme et en preuve de la validité de son diagnostic. Cet enfermement est porté en germe par toutes les institutions, si ouvertes soient-elles, qui imposent un discours unique pour analyser tous les autres discours, ce principe légitime ne pouvant être examiné que par ses propres critères, et donc toujours confirmé dans sa légitimité. E. Goffman a décrit ces processus à l'oeuvre dans les hopitaux psychiatriques, considérés comme exemplaires de "l'institution totalitaire" (2).

(1) Communication sur la structure de la communication elle-même. Cf. sur ce point les travaux de l'école de Palo-Alto, résumés le plus clairement dans WATZLAWICK, BEAVIN, JACKSON, *Une logique de la communication*. Le Seuil. 1972 (1ère éd. U.S. : 1967)

(2) GOFFMAN (E.) - *Asiles* Ed. Minuit, 1968.

Malgré toutes les bonnes intentions, il suffit à l'institution d'apparaître auprès de l'adolescent pour qu'opère l'imposition de cette définition et pour que le refus puisse s'enclancher, en dépit de tous les raffinements des méthodes éducatives. La structure de la communication sur l'flot tend d'ailleurs à assimiler cette intervention d'une institution extérieure, à une faillite de la socialisation et à fixer les familles "à problème" au pôle négatif, parfois en s'appuyant uniquement sur l'effet de signalement créé par l'irruption d'un agent extérieur.

- 3) Une autre solution demeure : la tentative de réponse positive à cette injonction. Cela se traduit pour le jeune par la nécessité d'admettre qu'il est un voyou pour pouvoir prétendre ne plus l'être. L'acceptation de la définition, de l'"essence" imposée témoigne pour l'institution de la capacité du jeune à accepter toute injonction : il ne s'agit pas seulement de reconnaître le verdict mais surtout de reconnaître la puissance de celui qui l'émet et de s'en remettre à lui. Ce second volet sera décisif, car il permettra une rupture, si elle est imposée, avec tous les modes de vie hérités de son milieu, et avec tous les agents de socialisation traditionnels qui sont implicitement mis en accusation par l'intervention d'une puissance extérieure (les parents et le groupe de copains principalement). La reconnaissance de ce nouvel agent de domination prélude à l'acculturation qui est au principe de toute rééducation. La première opération consiste bien en une dévalorisation de sa position, en

acceptation du stigmaté : j'ai bien une sale peau, je ne suis qu'un voyou. Mais les opérations suivantes ne sont pas pour autant assurées du succès : car reconnaître qu'on a une sale peau, c'est aussi reconnaître qu'il s'agit de sa peau, que cette saleté est incorporée au plus profond. La distance est ici à son comble, exacerbée par la prétention de l'institution à imposer une "essence négative" pour mieux "positiver" le jeune sous son hégémonie. On peut mesurer la complexité du travail à accomplir sur soi en le résumant par la formule : "Ne sois plus ce que tu es". "Tu dois ne plus être ce que tu dois reconnaître que tu es". La contradiction peut encore être exacerbée par une volonté de déculpabiliser le jeune ("c'est la faute à ton milieu") associée à une affirmation de son auto-détermination ("c'est toi qui doit changer par toi-même"). Ce changement de "nature" demandé ne peut aboutir qu'à la paralysie du jugement et de l'action chez l'adolescent : le seul résultat sera la reconnaissance de la puissance de l'institution, le jeune pouvant alors s'en remettre totalement à elle. Car, en admettant son jugement, il opère une auto-négation dont il ne peut se relever : il abandonne clairement sa capacité d'auto-définition.

Nous avons volontairement poussé à leurs limites, résumées par des injonctions, des processus d'interaction complexes : si cette opération est nécessaire pour que l'observation soit productive, il faudrait cependant retourner longuement sur le terrain pour tester ces hypothèses, que nous soumettons ici sans investigation expérimentale véritable.

CONCLUSION

Le danger était grand dans l'objectif fixé à cette brève étude de photographier la situation des adolescents, de généraliser à partir d'un axe d'analyse ou d'un terrain d'observation pour rejoindre les discours si répandus sur "la jeunesse", sa crise ou ses états d'âme, porteurs des espoirs ou des craintes de la génération qui parle de son passé et de son avenir en parlant de la jeunesse. Pour éviter d'instrumentaliser cette génération mythique, nous avons préféré rendre compte des contradictions sociales dans lesquelles devait murir cette population bien spécifique, des adolescents de milieu populaire dans un grand ensemble urbain. Il nous a fallu cependant balayer la plupart des relations sociales qui organisent leur vie commune et cela ne va pas sans une certaine dispersion, et une superficialité sur certains points. Nous avons en fait posé les jalons d'une approche de certains traits des modes de vie de ces adolescents, qu'il faudrait pouvoir approfondir spécifiquement. Mais déjà, nous laissons entendre qu'il ne peut être question de comprendre l'adolescence sans la situer *relativement* dans la structure des rapports entre générations, ou de comprendre la vie sociale des milieux populaires sans la situer *relativement* dans la structure des rapports entre classes, l'ensemble de ces rapports ne s'imposant pas tel une détermination supra-humaine aux comportements de tous, mais étant produits, inventés par chacun des acteurs dans le mouvement même des classements réciproques qui en est la matrice. Il convient donc de ne rien prendre à la lettre des comportements et discours des acteurs mais de saisir le mouvement de production conflictuel de la structure de la communication entre les acteurs. Cela nécessite à la fois attention rigoureuse à tous les paramètres de la situation d'enquête, et agencement formalisé et méthodique des places attribuées et des définitions sociales réciproques.

Les adolescents que nous avons rencontrés vivent dans le contexte contradictoire où toute expérimentation est possible

mais toujours située dans un rapport de domination subie. Leurs expériences auront alors tendance à contester, subvertir et par là confirmer et reproduire leur position sociale assignée : c'est seulement à l'intérieur de leur groupe d'âge qu'ils pourront développer leurs capacités d'invention du monde constitutives de l'homme. Cette socialisation par le groupe, essentielle au traitement du "vide" de la position sociale qu'ils occupent, est pourtant le principal sacrifice de toute acculturation exigée par la norme dans l'flot ou par les institutions. Le passé, sur le quartier comme à l'école, leur a appris l'inanité des efforts pour changer de peau et le dérisoire des statuts offerts au bout de ces efforts (être manoeuvre toute sa vie) : ils choisissent le plus longtemps possible le groupe, en préférant l'acquis, même marginal, d'un réseau social où chacun tient sa place et l'invente, aux chimères de réussites besogneuses. Ils pourront profiter de leur jeunesse, leur disent leurs parents, tirant eux aussi les leçons de sacrifices disproportionnés. Mais les adolescents n'en profitent guère : pas de jouissance de l'instant mais une impatience exacerbée par une adolescence imposée. La situation économique aggrave encore une concurrence structurelle des postes qui tend à reléguer les jeunes hors de toutes charges sociales, le plus longtemps possible : jamais la société n'a tant parlé de ses jeunes pour les singer ou pour les condamner, mais jamais aussi, ils n'ont du attendre aussi tard leur introduction au statut d'adulte. Cette contradiction, déjà soulignée par maints auteurs brise la logique éducative traditionnelle des milieux populaires et contraint ces adolescents à vivre dans un sas dont ils connaissent trop bien l'entrée et la sortie : l'activation de leurs capacités sociales ne se fait qu'au sein d'un groupe restreint où ils s'affirment en se différenciant les uns des autres. Parfois, cependant l'impatience fait sauter quelques verrous et ils font irruption sur l'autre scène, où la confusion et l'inversion des places est possible. Leur maintien dans cette structure peut devenir pathologique mais

s'avère peu fréquent dans les quartiers péri-urbains de Rennes.

Mais l'ensemble des expériences qui se déroulent à travers ces relations de groupe, représente la mise en scène de toutes les capacités de classement social : cette richesse renvoie aux paradigmes du rapport social, à une dialectique des définitions réciproques rendant possible l'échange. La variété et le changement permanent qui caractérisent les jugements et classements des adolescents, est une occasion privilégiée d'en révéler la rationalité, au-delà de ses manifestations matérielles. Se laisser prendre aux discours et aux pratiques des adolescents, c'est, plus que pour tout groupe social, sombrer dans une course après l'innovation en croyant y déceler un changement. Cette expérimentation "gratuite" (pas tant que ça, nous l'avons vu), "hors-jeu", permet de donner libre cours aux regroupements et distinctions aussi tranchées qu'éphémères. Ces opérations relèvent pourtant de la même matrice du rapport social qui, seule, permet d'en rendre compte. En cela, les adolescents affirment haut et fort, qu'ils sont déjà adultes (bien qu'on le leur dénie) et que, comme tels, ils ne se définissent que par l'autre et pour autrui.

Enquête de terrain réalisée du 1er octobre au 15 novembre 1982,

28 interviews d'adolescents de 12 à 20 ans par groupes de 2
(sauf 2 groupes de 4).

- . Rencontres dans les bas des tours ou dans les boums et interviewés sur place. (durée : de 20 mn à 40 mn)
- . Discussions informelles avec des familles sur les Grisons et interview prolongée de 3 d'entre elles (K12).
- . Rencontres régulières avec l'équipe d'éducateurs de prévention de la Zup-Sud, dont 3 séances de travail à partir d'une grille d'observation des groupes adolescents.

Enquête démographique.

Réalisée à partir du dépouillement des fichiers HLM de l'Office Municipal et du CIL,

Complète sur - GRISONS K11 - K12 - K13
- PRAGUE-VOLGA LB1 - LB2 - LB3
+ tours CIL 1 et 2

- CHEMIN de THORIGNE
- BALKANS (2 immeubles T5/T1)
à 50 % sur - A. LE STRAT E1 - E2
- GALICIE 11 - 12 - 13
- HAUTES-OURMES G1 - G2

- Maïté SAVINA a collaboré au dépouillement des fichiers.

- Odette RIVA a réalisé la dactylographie.

Tableau n° 1

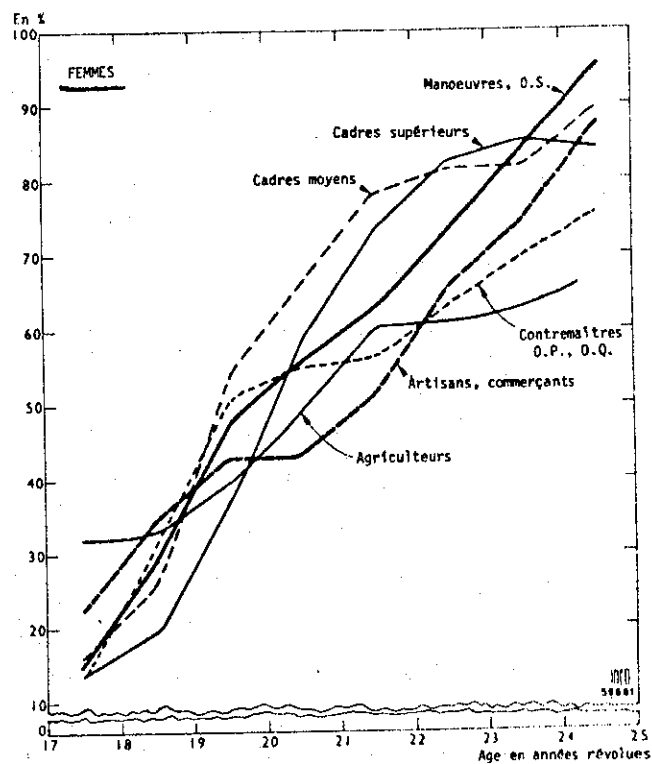
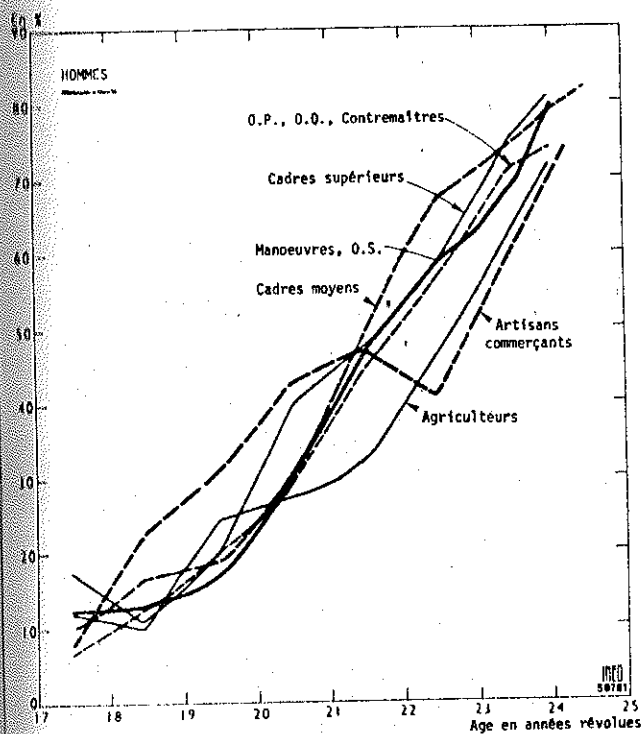
	PRAGUE - VOLGA					GRISONS		
CSP du Chef de famille/Total des chefs de famille actifs	LB1	LB2	PLR LB3	PLR CIL1	PLR CIL2	K11	K12	K13
Cadres supérieurs	-	-	-	-	-	-	-	1,7
Cadres moyens	4,8	7,5	-	-	-	10	7,6	5,3
Artisans	-	1,2	1,8	1	-	1,4	-	1,7
Employés	48,7	55,6	25,9	20,3	17,5	31,4	49,2	37,5
Ouvriers qualifiés	9,5	17,7	20,3	35,1	26,3	18,5	15,3	21,4
Ouvriers spécialisés	9,7	13,9	27,7	29,6	31,5	18,5	13,8	14,2
Manoeuvres	2,4	1,2	5,5	7,4	7	7,1	4,6	10,7
Personnel de service	9,7	2,5	18,5	7,4	17,5	8,1	7,6	3,5
Autres (militaires)	4,8	-	-	-	-	4,2	1,5	1,7
Non réponses (/total actifs-inactifs)	2/94	3/94	2/94	0/69	0/67	3/94	1/96	5/91

Tableau n° 2

CHEFS DE FAMILLE INACTIFS

	LB1	LB2	LB3	CIL1	CIL2	K11	K12	K13
% Total des chefs de famille	12,7	13,1	40,6	21,7	14,9	23	32,9	34,8
dont Chomeurs	3,1	6,5	7,6	10,1	2,9	16,4	8,4	11,6
Retraités	1	1,1	19,7	8,6	4,4	4,3	6,3	6,9
Invalides	2,1	1,1	10,9	-	4,4	-	4,2	2,3
Incarcérés	-	-	2,2	-	-	-	-	-
Etudiants	6,2	4,3	-	2,8	2,9	2,1	12,6	13,9

TABLEAU n° 3 : Extrait de GOKALP (C.) op. cit.



Jeunes n'habitant plus chez leurs parents suivant l'âge et la CSP de leur père

Tableau n° 4

SITUATION FAMILIALE

	<u>Prague-Volga</u>	<u>Grisons</u>
Mariées avec enfants	35,1	33,5
Concubins " "	3,2	4,2
Célibataires " "	2,1	2,6
Divorcées " "	7,1	11,1
Veuves " "	2,5	1,1
NR " "	5	4,4
Célibataires sans enfants	20,4	14
Divorcés " "	5	3,3
Mariées-veufs-		
Retraités " "	13,9	18,2
Concubins " "	5	6,3
Non-réponses	5/283	15/283

Nombre de 14-18 ans dont
les parents sont :

	<u>Prague-Volga</u>	<u>Grisons</u>
Mères célibataires	5	4
Divorcées-séparées	11	23
Veuves	5	5
% 14 - 18 ans	23,8 %	32,6 %

Tableau n° 5

NATIONALITES ETRANGERES

	LB1	LB2	LB3	CIL1	CIL2	K11	K12	K13
Nombre de familles	6	10	4	9	7	8	7	17
<i>Pays d'origine</i>								
- Maroc	2	4	3	3	4	-	3	4
- Portugal	1	-	-	1	-	2	-	4
- Asie	2	1	-	2	1	2	3	1
- Algérie	2	2	-	1	-	-	-	1
- Tunisie	1	-	1	-	1	3	-	1
- Afrique noire	-	-	-	-	1	-	1	3
- Espagne	-	-	-	1	-	-	-	1
- Turquie	-							
- Indéterminé								1
Nombre d'enfants (0 - 20 ans)	18	37	14	18	17	12	27	66
Nombre de 14 - 18 ans	6	8	5	5	2	-	6	19

Tableau n° 6

LES 10 - 20 ANS (PRAGUE-VOLGA)

Profession du chef de famille d'enfants dans la famille	Cadre moyen	Employé	O. Q.	O. S.	Manoeuvre	Person. Service	Chômage	Autres Retraités Invalides Sans Prof.	TOTAL (%)
1	1	1	-	1	-	3	1	-	7 (4)
2	-	17	10	3	1	1	2	4	38 (21,8)
3	2	13	5	1	-	5	3	3	32 (18,3)
4	-	6	11	10	-	2	5	-	34 (19,5)
5	-	6	-	8	2	3	3	9	31 (17,8)
6	-	5	9	2	4	5	-	-	25 (14,3)
7 et +	-	-	7	-	-	-	-	-	7 (4)
TOTAL	3	48	42	25	7	19	14	16	174
(%)	(1,7)	(27,5)	(24,1)	(14,3)	(4)	(10,9)	(8)	(6,8)	(18 N.R.)

LES 10 - 20 ANS (GRISONS)

Nbre Profession du chef d'enfants de dans la fa- mille	Cadre moyen	Employé	O. Q.	O. S.	Manoeuvre	Person. Service	Chômage	Autres Retraités Invalides Sans Prof.	TOTAL (%)
1	-	3	1	-	-	1	1	-	6 (5,8)
2	3	12	8	1	-	-	3	3	30 (14,1)
3	3	15	19	5	-	4	7	6	59 (27,5)
4	3	8	6	6	-	3	11	-	37 (17,2)
5	3	4	3	2	-	10	7	-	29 (13,5)
6	-	-	12	-	6	-	15	9	42 (19,8)
7 et +	-	-	-	6	-	-	5	-	11 (5,1)
TOTAL	12	42	49	20	6	18	49	18	214
(%)	(5,6)	(19,6)	(22,8)	(9,3)	(2,8)	(8,4)	(22,8)	(7,4)	(10 N.R.)

a) TAUX D'ACTIVITE DES FEMMES

	<u>Prague-Volga</u>	<u>Grisons</u>
20 - 25 ans	64	54,9
25 - 29 "	50	44,6
30 - 34 "	52,1	51,2
35 - 39 "	45,4	48,4
40 - 44 "	50	40
45 - 49 "	42,8	42,8
50 - 54 "	54,5	54,5
55 / 62 "	57,1	62,5

b) PROFESSIONS DES FEMMES /

/ Total des femmes salariées + 20 ans
(sans les enfants présents au foyer
parental après 20 ans).

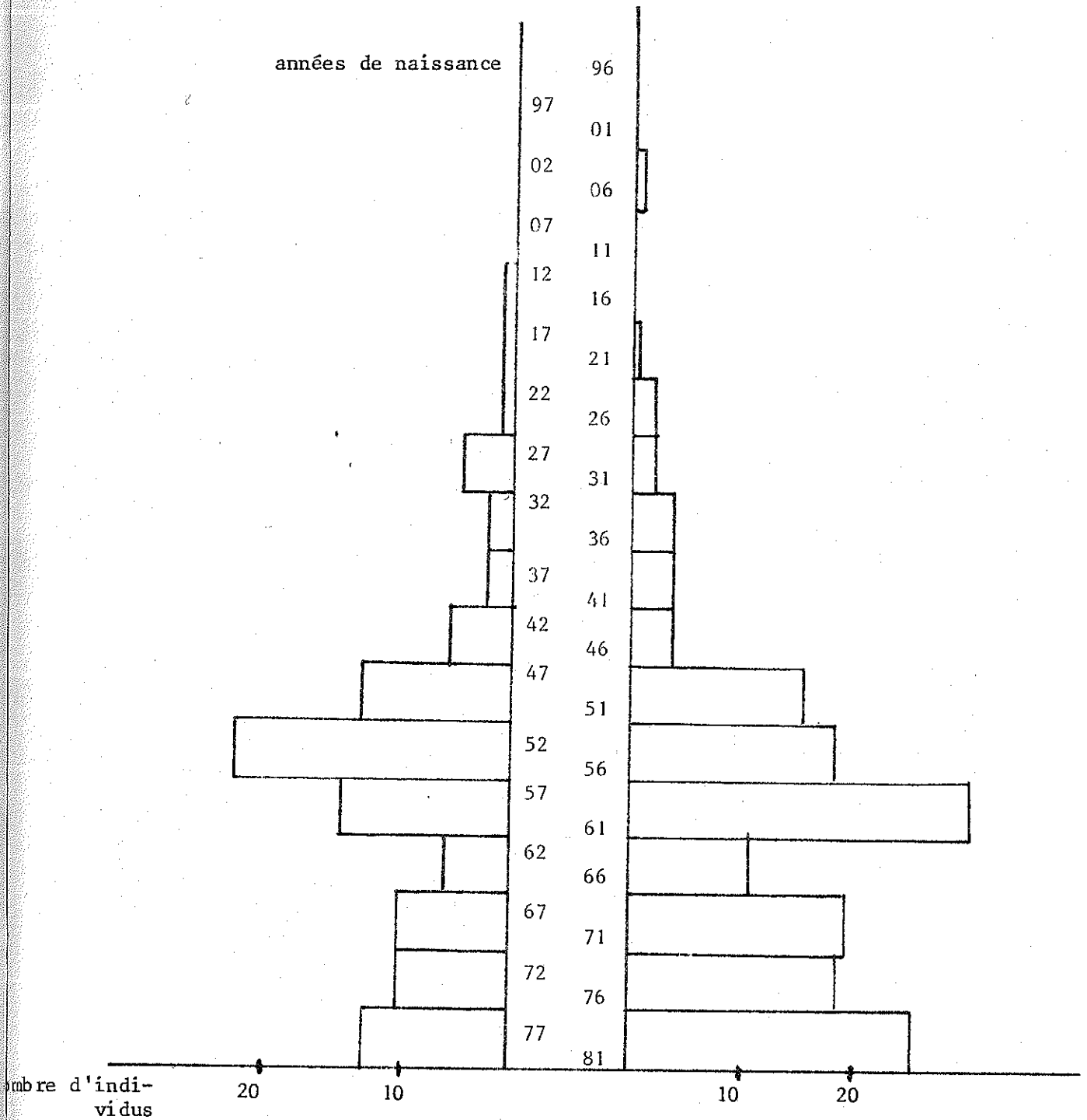
	<u>Prague-Volga</u> (LB1-2-3-)	<u>Grisons</u> (K11-12-13)
Cadres moyens	7	5,6
Employées	55,9	46,6
O. Q.	0,8	2,8
O. S.	10,5	7,4
Manoeuvre	-	-
Personnel de service	25,4	36,4

c) FEMMES SANS ACTIVITE SALARIEE /

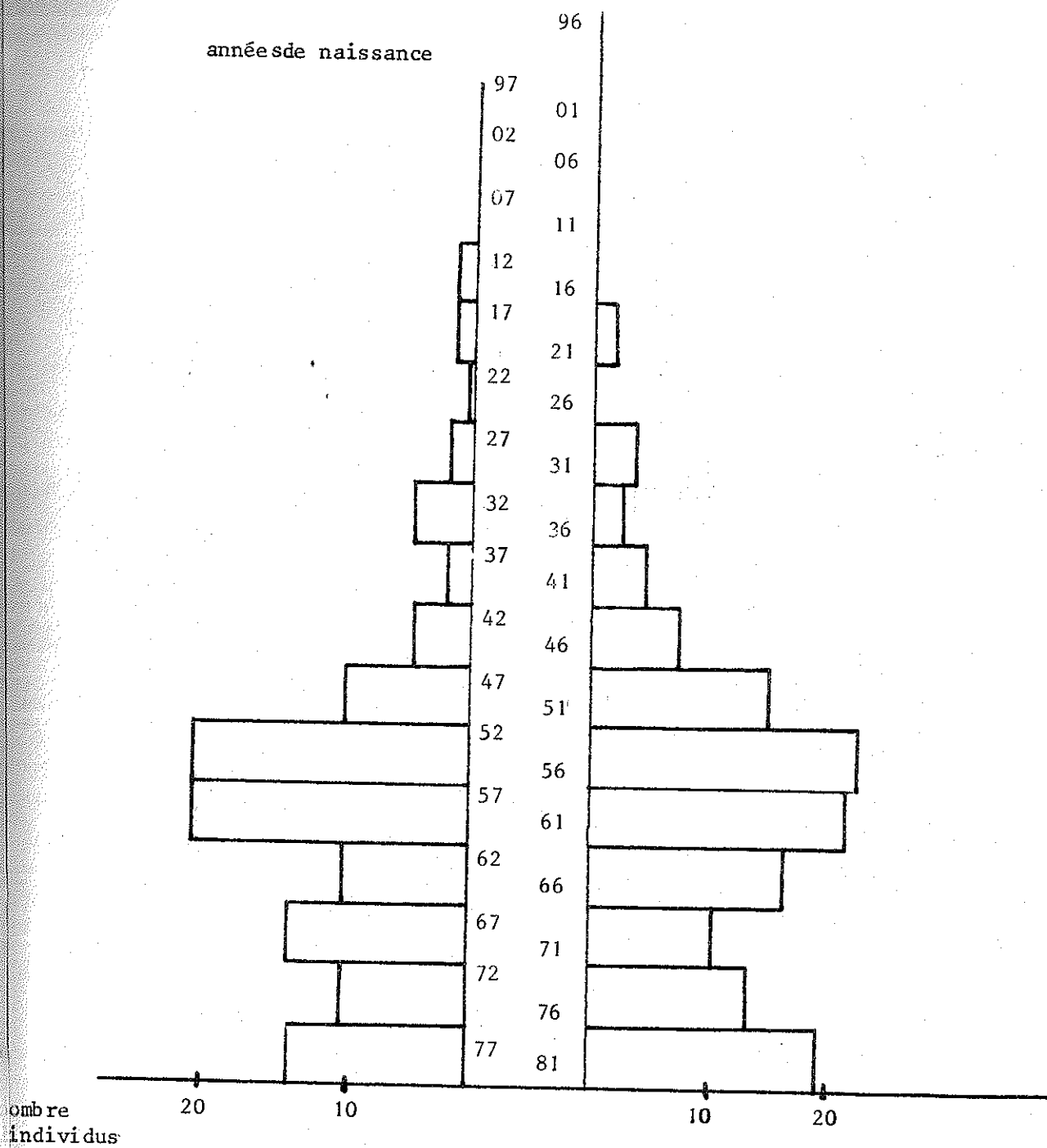
/ Population totale des femmes

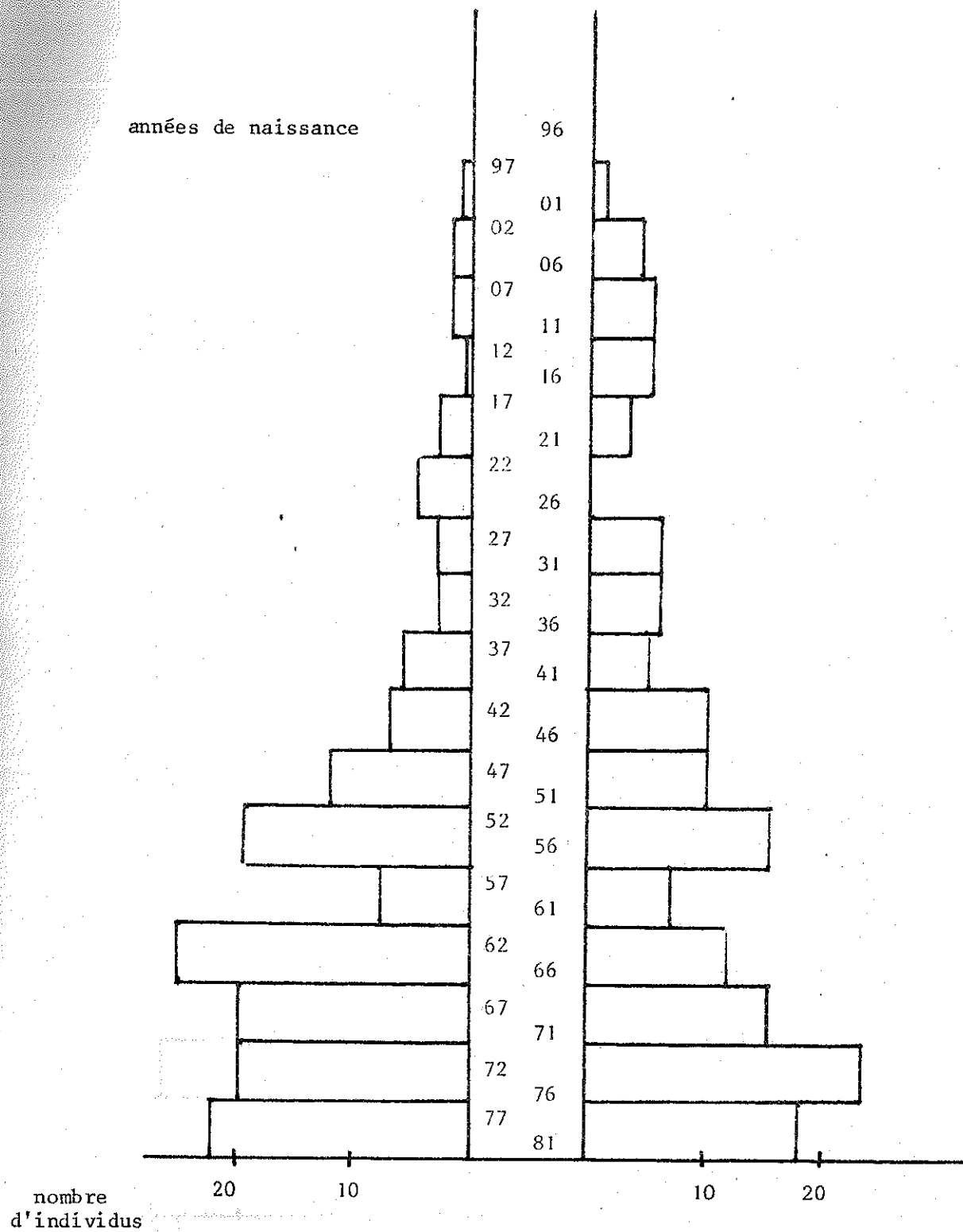
Chômage	7,3	9,5
Retraite	6,5	5,6
Etudes	3	4,3
Invalide	1,3	1,2
Sans profession	32,1	32,9
	<u>50,2</u>	<u>53,5</u>
	=====	=====

1 RUE DE LA VOLGA



3 PLACE DE PRAGUE





(K11 - K12 - K13)

